



**HAL**  
open science

# Habiter l'inhabitable : de ces lieux de mémoire, que restera-t-il ?

Maïlys Duplantier

► **To cite this version:**

Maïlys Duplantier. Habiter l'inhabitable : de ces lieux de mémoire, que restera-t-il?. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03411697

**HAL Id: dumas-03411697**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03411697>**

Submitted on 2 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Habiter l'inhabitable

DE CES LIEUX DE MÉMOIRE. QUE RESTERA-T-IL?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

# Habiter l'inhabitable

DE CES LIEUX DE MÉMOIRE, QUE RESTERA-T-IL?

DUPLANTIER Maïlys

Années 2019-2020

Ecole National d'Architecture de Versailles

Directeurs de mémoire

BRONES Sophie

CHAUVER Eric

SANTINI Maud

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



# SOMMAIRE

INTRODUCTION	P.5
CHAPITRE I _ MUNICH 2019 / MUNICH 1919	P.12
CHAPITRE II _ LE DEVENIR DES LIEUX DE MEMOIRE	P.39
A. DACHAU. HABITER DANS UN ANCIEN CAMP DE CONCENTRATION	P.41
B. DRANCY. HABITER DANS UN ANCIEN CAMP D'INTERNEMENT	P.78
C. RWANDA. REVENIR HABITER UN LIEU DE MEMOIRE	P.86
D. ORADOUR-SUR-GLANE. HABITER A COTE D'UN LIEU DE MEMOIRE	P.94
CHAPITRE III _ HABITABILITE / INHABITABILITE	P.102
A. HABITER / INHABITER	P.104
B. CHEZ-SOI ET INTIMITE	P.109
CONCLUSION	P.121
BIBLIOGRAPHIE	P.128
SOURCES ICONOGRAPHIQUE	P.131

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## INTRODUCTION

Etudiante durant un an à Munich, mes errances dans la ville m'ont permis de plonger au cœur d'une ville allemande encore fortement marquée par l'époque nazi. Réalisé dans le cadre de l'introduction au mémoire, mon périple dans la ville m'a immergée d'avantage. Mon itinéraire allait du centre de Munich, Marienplatz, jusqu'à l'ancien camp de concentration de Dachau, en passant par le Stade Olympique, soit une petite vingtaine de kilomètres qui m'a fait voyager à travers l'Histoire. Les époques se mélangent, les histoires s'entremêlent, l'Histoire ressurgit, parfois tragique. Tous ces événements historiques fabriquent la ville. Comment cohabitent passé et présent? Quelle est la répercussion du passé sur la ville d'aujourd'hui? Quelles sont les traces, les cicatrices laissées par l'Histoire? Qui témoignent de l'histoire? Est-ce que les bâtiments sont marqués, défigurés, transformés? Est-ce que l'Histoire les a condamnés? Ou au contraire sont-ils réutilisés? Deviennent-ils des lieux de mémoire? Comment a été traité le devoir de mémoire à Munich et à Dachau? Ces villes sont faites d'objets/d'épisodes plus ou moins importants qui s'accumulent pour faire de Munich la ville qu'elle est aujourd'hui.

Munich et Dachau ne sont pas juste des espaces urbains composés de bâtiments et d'habitants. Ces villes parlent d'elles mêmes. Elles sont un condensé d'histoire, tout ce qui les compose à un sens. Cependant chaque individu sera sensible à des choses différentes en fonction de son vécu, de sa personnalité, de sa culture, de son environnement, etc. Ainsi chacun pourra tirer les conclusions et les impressions qui lui sont propres après la visite de la ville. Les villes sont faites de l'Histoire ET des histoires de ses habitants : histoires du passé, du présent, histoires racontées ou souvenirs, histoires transmises. Chaque recoin de la ville est le théâtre d'événements au quotidien: passages, rencontres, manifestation, festivités etc. La ville

reste marquée de cicatrices, de témoignages (monuments commémoratifs, œuvres d'arts, tags, etc). Elle ne raconte pas simplement les histoires, elle est incrustée de ces histoires.

Quand les Hommes n'en effacent pas les traces, les histoires traversent les siècles. Ces villes pourraient être qualifiées de « villes palimpsestes ». Il s'agit d'une technique d'enchevêtrements, « où une couche de traces se voit dans une autre et est transformée par l'autre »<sup>1</sup>.

J'associe cette figure du palimpseste à Munich et Dachau, car les événements ne cessent de s'accumuler et essaient de cohabiter. Néanmoins, ces villes ont du mal à assumer totalement leur passé. Alors que Berlin et Cologne, aussi durement marquées par le nazisme, se sont fait un devoir d'affronter ce passé. Nulle amnésie chez ces dernières qui commémorent par des plaques ou œuvres d'art toutes les rues ou les places ayant connu un passé tragique. Plusieurs lieux, tel que le mémorial aux juifs assassinés d'Europe à Berlin de Peter Eisenman, montrent bien que Berlin ne souhaite pas oublier et qu'elle a la volonté de faire acte de repentance. Au contraire de Munich, dans laquelle on retrouve très peu de plaques commémoratives. Le musée dédié au nazisme est inauguré en 2015, soit 70 ans après la fin de la guerre. Quant au mémorial du camp de concentration de Dachau, il a ouvert ses portes en 1965. A Munich, l'Adolf Hitler Straße (la rue Adolf Hitler) n'existe plus, mais la Hilbelstraße<sup>2</sup> est restée. Ironiquement, la Hilbelstraße est une rue perpendiculaire à la Dachauerstraße (la rue qui mène à Dachau). L'ouvrage Von der „Aiblingerstraße“ bis

<sup>1</sup> Cette définition est donnée par Max Silverman dans Mémoire palimpseste.

<sup>2</sup> Fonctionnaire municipal à Munich, Friedrich Hilble dirigea le bureau de l'aide sociale de la ville. Hilble était également partisan du travail obligatoire pour les chômeurs, cela même avant la prise du pouvoir des nazis en 1933. Engagé pour la discrimination des juifs, il incita ses collaborateurs à une formation en « culture des races » et « idéologie nazie ». Pour autant, il n'était pas adhérent du parti nazi, mais membre du secours populaire national-socialiste. Il fut l'un des premiers à suggérer l'idée d'interner les « parasites » (chômeurs, résistants, etc),

„Zum Künstlerhof“ détaille les noms de rues du quartier et leur origine. Concernant la rue Hilble, il est dit: « Il est proprement incompréhensible qu'une rue reçoive le nom d'un homme qui a soutenu et inscrit dans les faits le système nazi et son antisémitisme, et ce quelques dix années après la fin de la dictature nazie. » La rue Hilble a été ainsi nommée afin de remercier ce dernier de la construction d'une maison de retraite. Ce nom n'est évidemment pas au goût de tous, des habitants du quartier essayent de le faire changer, mais le processus est très lent.

Le livre *Mon Voisin Hitler*, d'Edgar Feuchtwanger, relate la montée du nazisme et sa perception de la transformation de la ville alors qu'il n'est qu'un enfant. Il trouve ainsi que Munich «fait plus nazie» que Berlin alors que c'est depuis la capitale qu'Hitler donne ses directives.

«C'est ici, à Berlin, qu'Hitler menace le monde. La capitale m'a pourtant semblé moins nazie que notre petite ville de Munich. Les trottoirs n'étaient pas peuplés de miliciens SS ou d'enfants en uniforme. Je n'ai pas vu de caricatures de juifs sur le flanc des bus, ni d'affichettes racistes.» ; «Berlin ressemble au paradis. Je ne me sens plus juif ici.»

La dénégation de Dachau vis-à-vis des événements du passé se retrouve également à différents degrés: l'utilisation après guerre de son ancien camp de concentration en est l'exemple même. La question de son devenir dès sa libération en 1945 en a fait un sujet clivant.

L'aboutissement de ma déambulation dans Munich s'est fait dans cet ancien camp. Durant la visite pesante du camp de concentration de Dachau, j'ai été frappée de ne

voir que 2 baraques, là où il y en avait 34 au moment des faits. À l'emplacement des 32 baraques disparues ne subsistent que des fondations en béton et une plaque numérotée. Ce n'est qu'en faisant des recherches approfondies que j'ai découvert l'utilisation du site comme camp d'accueil de réfugiés à partir de 1948. Au sortir de la guerre, la Bavière a connu un fort flux migratoire : sa population est passée de sept millions d'habitants avant la guerre à 9 329 000 en août 1943<sup>3</sup>. Le lotissement de Dachau-Est constitue la première ville de réfugiés en Allemagne de l'Ouest. Pendant les années d'horreur du fonctionnement du camp, l'entrée était délimitée par un portail en fer incrusté de l'expression allemande «Arbeit macht frei»<sup>4</sup>. Pour marquer le nouveau quartier de logement, il a été remplacé par un panneau « Herzlich Willkommen », qui signifie 'Bienvenue'. Ces réfugiés ont vécu là en faisant abstraction de ce qu'avaient subi les victimes du nazisme. Trois ans seulement après la fin de la guerre. La misère des prisonniers, des morts et des torturés de Dachau doit être oubliée en y logeant des «gens dans le besoin». Ce lieu était pour eux synonyme d'habitat accueillant. En effet, ces personnes, chassées de chez elles, cherchaient à se reconstruire un «chez soi». Ils repartaient tous de rien.

«Dachau war immer mein Zuhause. Ich habe Sehnsucht nach diesem Ort»<sup>5</sup>.

'Dachau a toujours été ma maison. Je me languis de cet endroit'.

Ils ont retrouvé là une vie quotidienne; le quartier a été aménagé comme n'importe quel quartier. Des entreprises industrielles, des commerces, des restaurants, des cinémas, une école, un jardin d'enfants.

Cette période a été très peu traitée et il est difficile de trouver des sources iconographiques. Il existe cependant deux documentaires réalisés par Jutta Neupert, qui

<sup>3</sup> Information trouvée dans le Journal allemand Süddeutsche.

<sup>4</sup> Expression allemande qui signifie 'Le travail rend libre'.

<sup>5</sup> Témoignage récupéré dans le Journal allemand Bild.

ont été projetés occasionnellement en Allemagne. Cette période est-elle sciemment ignorée ?

La Bavière entretient une certaine philosophie de l'oubli. Si pour Dachau il est difficile d'assumer son passé: accueillir des réfugiés est-il une forme de rédemption? C'est ainsi que les baraquements ont été aménagés et investis jusqu'en 1964 sous le nom du « lotissement de Dachau Est ». Cette réhabilitation a fait preuve d'irrévérence pour les survivants. La création d'un mémorial a mis fin au quartier de logements. Aujourd'hui, l'afflux de migrants en Allemagne est grandissant. Le débat qui concerne l'accueil de ces migrants dans l'ancien camp est réouvert. Ils seraient logés dans les bâtiments du « herb graben », le potager qui était cultivé par les prisonniers du camp pour les SS.

Au fur et à mesure de mes pérégrinations et de mes recherches, une question, me poussant à élargir le sujet à d'autres lieux touchés par l'Histoire, s'est imposée.

DANS CES LIEUX TERRIBLEMENT CHARGÉS D'HISTOIRE FAUT-IL RENDRE HABITABLE L'INHABITABLE?

Le premier chapitre met en corrélation deux époques de Munich. La première époque relate les faits historiques marquants survenus sous le régime nazi. La seconde montre comment les lieux de mémoire ont traversés ou non les années jusqu'à aujourd'hui. Le deuxième chapitre est consacré au camp de concentration et à son utilisation d'après guerre. D'autres lieux ayant vécu des traumatismes viendront agrémenter les propos: la cité de la Muette à Drancy, le Rwanda, Oradour sur Glane. Ces deux chapitres entraînent une question d'ordre plus général qui donne

lieu à un troisième chapitre. Ce dernier traite de façon plus théorique la question de l'habitabilité, en définissant les notions de l'habitabilité, l'habitable, l'inhabitable, l'invivable.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CHAPITRE I  
MUNICH 2019/ MUNICH 1919

J'habite à Munich depuis maintenant quelques mois.

Hitler emménage au Prinzregentenplatz 16 dans un luxueux appartement.

\*

Le choix de faire mon erasmus à Munich était orienté par la réputation de l'université : la TU (Technische Universität). De plus, j'avais entendu beaucoup de bien de cette ville, agréable à vivre, composée de grands espaces verts, proche des montagnes et de lacs splendides. Je m'étais également renseignée au préalable sur les lieux à voir, à visiter, les endroits où sortir, où manger, où se promener. J'emménage à Munich en octobre, en plein milieu de l'Oktoberfest, grande fête de la bière. A peine arrivée en gare de Munich que déjà je croise des bavarois et bavaroises en tenues traditionnelles, le Dirndl pour les filles et le Lederhosen pour les garçons, tous ont des bières à la main. Il y a des brasseries très réputées en Allemagne, qui attire beaucoup de touristes, notamment la Bürgerbräukeller et la Hofbräuhaus. J'ai appris bien plus tard que le Bürgerbräukeller (en traduction littérale, la « cave à bière du citoyen ») était une des brasseries où se tenaient certaines réunions du Parti national-socialiste des travailleurs allemands. La brasserie a été endommagée lors d'une tentative d'assassinat contre Hitler, elle ne rouvra qu'en 1958 en tant que brasserie et salle événementielle. Elle est démolie en 1979 pour laisser place à une nouvelle construction ; une plaque située près de l'endroit rappelle la tentative d'Elser et marque l'endroit précis où se trouvait le pilier qui contenait sa bombe. L'autre brasserie utilisée était la Hofbräuhaus. Dans cette dernière, on peut encore deviner

les anciennes croix gammées peintes au plafond qui sont maintenant camouflées par le bleu et blanc du drapeau bavarois.

Dix ans plus tôt, en 1919, il adhère au petit parti ouvrier allemand (DAP) qui deviendra l'année suivante le parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP). En 1921, il devient Führer (chef) de ce parti qui compte alors plus de 3 000 militants. Les idées d'Hitler constituent la base de l'idéologie nazie. Par le biais de discours donnés dans les bars munichoïses, il touche de plus en plus de personnes et devient populaire en Bavière puis en Allemagne. En 1923, il tente de s'emparer du pouvoir mais son putsch échoue. Ce putsch lui permet néanmoins de se faire connaître. Hitler est arrêté et est condamné à cinq ans de prison, mais n'y passe que neuf mois pendant lesquels il rédige Mein Kampf (Mon combat), qui paraît en 1925.

Munich est caractérisée de Bierstadt (Ville de la bière) et est connue à travers le monde pour l'Oktoberfest (fête de la bière). Il y a de ce fait de nombreux Biergarten et de nombreuses brasseries dans la ville. Dans ces lieux, tous les sujets sont abordés, et avant la Seconde guerre mondiale beaucoup de débats politiques y prenaient place. De plus à Munich on ne boit pas une pinte mais une Mass (un litre de bière), ce qui induit l'ivresse. Un mélange bière/politique qui fut très spécifique à l'état de Bavière s'installe. Hitler avait ses habitudes à la Bürgerbräukeller et à la Hofbräuhaus. Il parlait de choses simples, mais aussi de vengeance, d'ennemi, de grandeur. Ses interlocuteurs, plongés dans la pauvreté de la crise et la misère qui ont fait suite après la Première guerre mondiale, sont avides de ses discours. Hitler gagne en popularité. C'est d'ailleurs de là que le putsch a démarré. Le 8 novembre 1923, Hitler et ses militants partent de la Bürgerbräukeller, avec pour espoir de renverser le pouvoir actuel.

C'est dans cette salle que le 8 novembre 1939, une tentative d'assassinat orchestré par Georg Elser contre Hitler échoue. En effet, Hitler prononçait son discours annuel de commémoration du putsch, et quitta les lieux un peu plus tôt que prévu quand l'attentat eu lieu. La brasserie est gravement endommagée, Hitler en réchappe. Pour les années suivantes, Hitler tient son discours annuel de commémoration à la Löwenbräukeller.

\*

Au deuxième semestre, à partir de mars/avril, je me rends à l'université en vélo alors que jusque là j'y allais en métro. Je redécouvre la ville sous un autre angle. Sur ce trajet, je passe devant plusieurs monuments marquants de Munich.

La Königsplatz (en français 'Place Royale'), regroupe un ensemble d'architectures qui en font un lieu très prestigieux de la ville. Cette place culturelle abrite le Propylée de Munich (porte monumentale), la Glyptothèque et le Staatliche Antikensammlungen, des musées dédiés à l'art grec et romain. Difficile d'imaginer que cet endroit a été un haut lieu du parti nazi durant la Seconde guerre Mondiale, recevant défilés et cérémonies. Plusieurs bâtiments sont construits dans les années 1930 dans ce quartier.

Le Führerbau ('Bâtiment du Führer') et Verwaltungsbau der NSDAP ('Bâtiment administratif du NSDAP') sont deux bâtiments imposants. Aujourd'hui, le premier habite la Hochschule für Musik und Theater de Munich (Université de Musique et des Arts de Munich). Le deuxième est transformé en musée d'art classique.

Pour le projet mené à l'université, nous avons du faire le relevé de ce quartier afin d'en dresser un plan. Nous avons constaté des ruines ornaient les angles de deux rues. Il s'agit de fondations rectangulaires qui sont en fait ce qu'il reste des deux Ehrentempel ('Temples d'honneur') qui faisaient face au Propylée.

Un bâtiment cubique, blanc, épuré prend place derrière les ruines d'un des Ehrentempel. Il a été construit récemment et contraste fortement avec les couleurs ternes de l'Université de Musique et des Arts. Ce bâtiment abrite le centre de documentation sur l'histoire du national-socialisme, inauguré en 2015. Il a été construit à l'ancien emplacement de la Braunes Haus ('la Maison brune'), qui était le quartier général du parti nazi de 1920 à 1945. Cet édifice en pierre était décrit comme « pompeux et de mauvais gout ». Le bâtiment endommagé pendant la guerre, fut détruit, et le terrain est resté vacant jusqu'à la création du musée.

Hitler fait du quartier autour de la Königsplatz son quartier nazi. Il choisit la Braunes Haus ('la Maison brune') comme quartier général et fait construire d'autres bâtiments.

La Maison brune abritait le bureau d'Hitler, des salles de réunions, une salle des archives concernant les cartes des membres du parti, la salle des drapeaux, le sous-sol servait de cuisine. Après la prise du pouvoir par les nationalistes socialistes en 1933, des opposants politiques furent emprisonnés et torturés dans le sous-sol de la « Maison brune ». Du 29 au 30 septembre 1938, cet édifice a accueilli la conférence où furent signés les accords de Munich par Adolf Hitler, Édouard Daladier, Neville Chamberlain et Benito Mussolini.

Munich est nommée «Hauptstadt der Bewegung» ('Capitale du Mouvement') par Hitler dans le but de créer le mythe d'une ville toute entière acquise au nazisme et ne pas oublier les premiers combattants de cette «idéologie». C'est ainsi qu'apparaissent deux Ehrentempel ('Temples d'Honneurs'). Ces temples abritent les tombes des 16 membres du parti nazi tués lors de la tentative de putsch de 1923.

Deux autres bâtiments sont construits : le Führerbau ('le bâtiment du Führer') et le Verwaltungsbau der NSDAP ('Bâtiment administratif du NSDAP'). Le Führerbau a servi de lieu de représentation pour Hitler. Du 29 au 30 septembre 1938, cet édifice a accueilli la conférence où furent signés les accords de Munich par Adolf Hitler, Édouard Daladier, Neville Chamberlain et Benito Mussolini.

La Königsplatz, dont les espaces verts sont détruits, devient un espace entièrement dallé. Cette place reçoit les grandes manifestations et rassemblements organisés par le parti nazi. Des défilés commémorent tous les ans, le 9 novembre, les victimes du putsch raté ; ils défilent entre les deux Ehrentempel en direction du Propylée.

\*

Les beaux jours commencent à revenir. Un dimanche de mars, je décide d'aller marcher dans le cadre de l'exercice de mémoire.

Je me rends à Marienplatz ('Place de Marie') et entame mon itinéraire. Je suis face au Neues Rathaus, l'hôtel de ville, qui me fait penser à celui de Bruxelles, avec son style néogothique. Après plusieurs semaines de froid, le soleil a fait fondre la neige et a fait sortir les promeneurs du dimanche. C'est assez agréable de se balader dans

cette vieille ville, les voitures n'y ont pas accès, il y a des magasins, des terrasses de cafés et de restaurants. Depuis la place on peut voir les deux tours de la cathédrale Notre Dame de Munich qui aident à se repérer quand on est dans la vieille ville. Je me perds dans la foule quand soudain le «Glockenspiel» ('Carillon') retentit. Les passants sur la place se stoppent net et lèvent la tête. Je n'étais encore jamais passée au moment où les carillons résonnent. Des marionnettes bougent au son de la musique.

Marienplatz a été nommé ainsi d'après une colonne mariale érigée en son centre en 1638 pour célébrer la fin de l'occupation suédoise. Elle a été la place du marché jusqu'en 1807 et tous les événements importants pour la ville s'y sont déroulés : annonces, proclamations, tournois, exécutions, fêtes, manifestations, marché de Noël. A côté du Neues Rathaus, se trouve l'Altes Rathaus ('Ancien Hôtel de Ville'). Le changement de bâtiment pour la mairie s'est fait en 1874.

Hitler est nommé chancelier le 30 janvier 1933. Le 9 mars 1933, les SA occupent le Neues Rathaus ('l'Hôtel de Ville') qui se trouve sur la Marienplatz et y déroulent un drapeau avec une croix gammée. La Marienplatz étant le centre ville de Munich, elle est le théâtre de plusieurs événements, dont un particulièrement tragique. Le 9 novembre 1938, une bonne partie de la direction nazie se réunie dans la salle de l'Altes Rathaus ('Ancien Hôtel de Ville'), qui jouxte l'hôtel de ville actuel, pour une «Kameradschaftsabend» ('soirée camaraderie'). Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, prononce un discours antisémite devant les SA et les chefs du parti présents. Ce discours est interprété comme le signal d'une chasse aux juifs et le début d'un pogrom monstrueux. Lors de la nuit qui suit de nombreuses personnes sont assassinées, torturées, blessées, arrêtés. C'est la Nuit de Cristal. Les bâtiments

juifs, tel que les synagogues et les magasins, sont saccagés et pillés.

\*

Je quitte la foule et j'emprunte la rue qui conduit à Odeonplatz. Je passe devant le théâtre National de Bavière et le Palais de la Résidence de Munich. Le premier est de style néo classique alors que le second regroupe un mélange d'architecture, mais les deux sont très imposants sur cette place. Il y a un peu moins de monde qu'à Marienplatz, et ici les tramways passent. Certaines personnes sont assises sur le rebord formé par une pierre le long de la façade du Palais. Des groupes de cyclistes suivent un guide et viennent s'arrêter devant moi pour avoir les explications de ces deux bâtiments.

La rue suivante m'amène à Odeonsplatz. A chaque fois que j'y suis passée, il y avait des groupes de manifestants, encore aujourd'hui c'est le cas. Des policiers se promènent afin de sécuriser l'événement. Je recroise encore des groupes de visiteurs qui suivent leur guide. Sortie de métro, bus, tram, voitures; les rues ne sont plus réservées aux piétons. Accès au parc d'un côté et de l'autre une rue qui mène au «Kunstareal» (endroit de Munich où se trouve les musées tels que la Alte Pinakothek, la Neue Pinakothek et également la TUM, l'université technique de Munich). Sur cette place, se trouve la Feldherrnhalle. Cet édifice construit au 19<sup>e</sup> siècle pour commémorer les soldats tombés au combat. Le bâtiment a été réquisitionné par la propagande nazie. Il était alors obligatoire de faire le salut nazi en passant devant. Récemment il y avait une plaque dans le sol à la mémoire des quatre policiers morts pendant l'arrestation des putschistes de 1923. Dans la petite rue derrière la Feldherrnhalle, des Stolpersteine, sont incrustés entre les pavés, ces petits pavés dorés for-



ment une ligne et rappellent les résistants qui contournaient le bâtiment par cette rue pour ne pas avoir à faire le salut nazi. Les Stolpersteine se traduisent en français par des pierres d'achoppements. La pierre d'achoppement est, au sens propre, une pierre sur laquelle on trébuche, un obstacle qui fait faire un faux pas. Sauf que les Stolpersteine ne dépassent pas du sol, on ne peut pas butter dessus. Pour autant les passants les évitent par respect de ce qu'ils représentent.

Cette rue qui est officiellement la Viscardigasse a été surnommée la Drückeberggasse (littéralement, cela signifie, 'Ruelle de celui qui se défile').

Sous le régime nazi, les défilés militaires partent de l'Odeonsplatz en direction de la Königsplatz. Lors du putsch manqué de 1923, le cortège rencontre la police devant la Feldherrnhalle (bâtiment emblématique de l'Odeonsplatz), 16 militants nazis meurent. Le parcours s'arrête donc là, et la Feldherrnhalle deviendra un lieu de propagande important pour le nazisme. En 1933, un mémorial y fut dressé en l'honneur des victimes. Les passants devaient faire le salut nazi en passant devant la plaque commémorative. Des Allemands pour ne pas avoir à faire le salut nazi en passant devant les deux gardes SS, qui étaient jour et nuit, devant ce monument aux « martyrs » du putsch du 9 novembre 1923, se défilaient en faisant le tour par la Viscardistrasse.

\*

Finis les trottoirs de pavés significatif de la vieille ville. Retour au béton. Les trottoirs sont équipés de parking à vélo et de nombreux «Litfaßsäule», équivalent des co-

lonnes Morris de Paris. Ici les gens flânent moins, ils marchent de façon plus pressée. Excepté ceux qui attendent le bus.

Après avoir dépassé la Staatsbibliothek ('Bibliothèque centrale de Bavière'), se trouve un peu plus loin, la Geschwister-Scholl-Platz. Savoir ce qu'il s'est passé sur cette place en 1943. Avoir fait des recherches. Avoir vu des films retraçant les faits. S'y trouver vraiment. Essayer de réaliser.

Hans et Sophie Scholl

Je m'arrête un instant au dessus des tracts incrustés dans la pierre entre les pavés devant l'université de Munich (la LMU). J'essaie de les lire. Ils parlent de la résistance. J'observe le visage de ces résistants gravés dans cette pierre. Autour de moi, des étudiants entrent et sortent sans trop porter d'attention à ce mémorial. Ils passent sûrement là tous les jours. Peut être s'arrêtaient-ils au début puis sont maintenant habitués, ces pierres gravées deviennent des pavés parmi les pavés. Georg Simmel parle de «caractère blasé» du citadin, lorsque rien n'étonne et tout ennue celui-ci. Mais si le citadin s'impliquait dans chaque situation et s'il réagissait de manière affective, il serait écrasé par toutes les histoires sombres que renferme une ville. C'est peut être une sorte de protection que d'ignorer.

Dès sa mise en place, le régime nazi va chercher à endoctriner et encadrer la jeunesse allemande. Plusieurs organisations sont créées, parmi elles le Deutsches Jungvolk et les Jeunesses hitlériennes. Les jeunes allemands sont obligés adhérer à ces mouvements. Dans le milieu universitaire, l'esprit critique étant plus développé, certains étudiants remettent en question cet endoctrinement et ses principes. Hans et Sophie Scholl, en parallèle des Jeunesses hitlériennes faisaient partie d'un groupe de résistants contre le régime Nazi pendant la Seconde Guerre Mondiale : Die Weiße

Rose ('La Rose Blanche'), fondée par Hans Scholl et Alexander Schmorell en 1942. L'activité principale de ce mouvement est la rédaction de tracts. Ceux-ci étaient mis dans les boîtes aux lettres ou envoyés à des destinataires chargés de les recopier. Ils ont rédigé 6 tracts appelant à la résistance contre le régime. En janvier 1943, me Gauleiter (Responsable régional) Giesler dit aux étudiantes qu'elles feraient mieux d'offrir un enfant au Führer plutôt que d'étudier, ce qui déclenche des protestations de la part des étudiants. La Rose blanche peint des slogans au goudron sur les murs de l'université à Munich : «Freiheit, Nieder mit Hitler» ('Liberté, A bas Hitler'). Le sixième et dernier tract, écrit par le professeur Huber, est diffusé à 3000 exemplaires.

Le 18 février 1943, après avoir lancé des tracts dans la cour intérieure de l'université de Munich, Hans et Sophie Scholl sont repérés par le concierge de l'université. Ils sont remis au rectorat où, après plusieurs heures d'interrogatoire, ils sont remis à la Gestapo. Conduite devant le «Volksgeschichtshof» ('Tribunal du peuple'), Sophie est condamnée à mort après un procès mené en trois heures seulement. Cette sentence est annoncée pour faits de «haute trahison, propagande subversive, complicité avec l'ennemi et démoralisation des forces militaires». Elle est guillotinée le jour même le 22 février 1943 à Munich à la prison de Stadelheim, et cela malgré la législation allemande qui imposait un délai de 99 jours avant l'exécution d'un condamné.

\*

J'ai marché une vingtaine de kilomètres et me voilà arrivée à destination. Dachau. La dernière rue de mon itinéraire la Pater Roth Straße, porte le nom d'un prêtre catholique allemand qui fut prisonnier-infirmier dans le camp de concentration de Dachau. Après la guerre, il s'est battu pour que le camp ne soit pas transformé mais

qu'il devienne un lieu commémoratif. Il n'aura pas connu le mémorial apparu seulement en 1965.

Devant moi se dresse maintenant le camp de concentration de Dachau.

### KZ-Gedenkstätte Dachau

Le mémorial du camp de concentration fut édifié en 1965 à l'initiative des détenus survivants, avec le soutien du gouvernement de Bavière d'après les plans des anciens détenus, qui se sont réunis au sein du Comité international de Dachau (CDI).

Je suis à l'entrée du camp. L'atmosphère est pesante. Des l'entrée, le temps paraît suspendu. Je me dirige vers le Jourhaus accompagnée d'autres visiteurs. A cet instant, c'est plus facile d'y entrer en étant entouré d'autres personnes puis au fil de la visite, tout le monde se disperse pour continuer à son rythme et se confronter à cette triste réalité. Le Jourhaus servait de bâtiment de service pour le camp SS. Il marque l'entrée du camp, et surmonte un portail sur lequel est écrit «Arbeit macht frei» ('le travail rend libre'). Ce portail était également le seul point d'entrée et de sortie que devaient emprunter les prisonniers. Je suis étonnée de ne voir seulement que deux baraquements de prisonniers, les autres sont simplement délimités au sol par des blocs de béton. Initialement, il y avait 34 baraques, les deux qu'il reste ne sont pas d'origines, elles ont été reconstruites afin que le visiteur puisse voir dans quelles conditions vivaient les détenus. Ces deux baraques montrent l'évolution des dortoirs et des sanitaires entre 1933 et 1945. Après avoir traversé les baraques, je me dirige vers une autre partie du camp, séparée du terrain principal par un pont. Sur ce terrain se trouvent, encore intacts, les fours crématoires – notamment la «Baraque

X» –, lieu des crémations des prisonniers.

«On se dit qu'au moins les lieux gardent une légère empreinte des personnes qui les ont habités. Empreinte : marque en creux ou en relief. Pour Ernest et Cécile Bruder, pour Dora, je dirai : en creux. J'ai ressenti une impression d'absence et de vide chaque fois que je me suis trouvé dans un endroit où ils avaient vécu.»

[Extrait de *Dora Bruder* de Patrick Modiano]

Après avoir été nommé chancelier, afin d'établir sa dictature nationale-socialiste, Hitler fait ouvrir un premier camp de concentration. Le camp de Dachau est ainsi le premier camp de concentration mis en place par le régime nazi. Il est créé sur le site d'une ancienne fabrique de munitions à 17 km au nord-ouest de Munich<sup>1</sup>. Himmler, alors chef de la police à ce moment là, annonce son ouverture le 20 mars 1933. Des prisonniers y sont amenés dès le lendemain. Le camp est confié à la SS., sous le commandement de Theodor Eicke, il servira de modèle à tous les autres camps de concentration. Les prisonniers sont entassés dans 34 baraques, chacune devant en principe contenir 208 prisonniers ; mais certains baraquements contenaient cependant 1 600 détenus dont la plupart dans un état squelettique. Le camp reçoit plus de 200 000 prisonniers venus de plus de 30 pays. Les détenus «sont confrontés à des conditions de vie extrêmement dures : travaux forcés, froid, chaleur, sévices, manque de nourriture, manque d'hygiène, maladies (typhus), vols entre détenus, etc.». Selon les enregistrements répertoriés, plus de 30 000 personnes périssent dans le camp même. Le camp de concentration de Dachau restera en service jusqu'à la libération du camp par l'armée américaine le 29 avril 1945. Hitler meurt le 30 avril 1945 à Berlin.

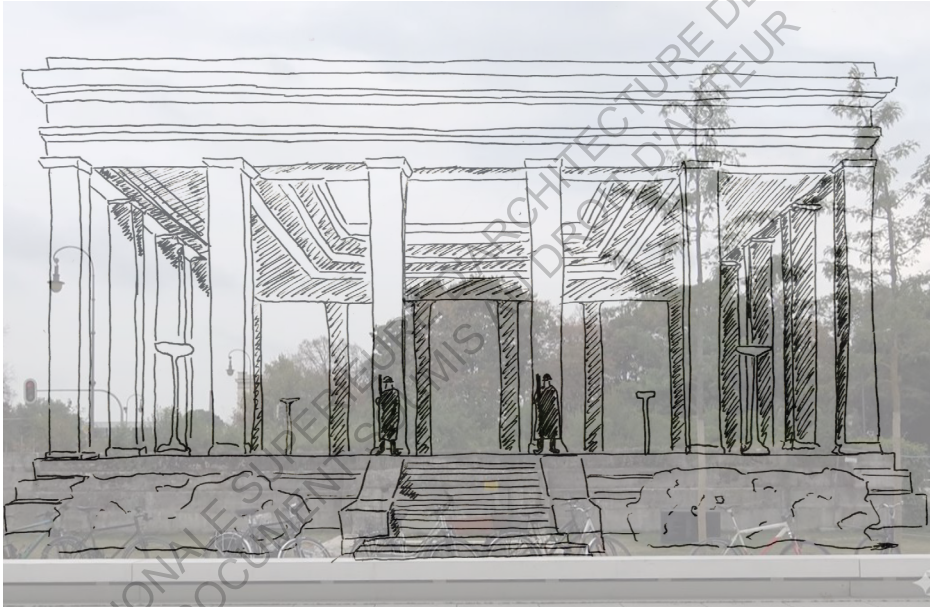
A partir de juillet 1945, l'armée américaine utilise l'ancien camp de détenus et l'ancien camp SS pour incarcérer des fonctionnaires du NSDAP et des membres de la SS, avant de le rendre à L'État de Bavière en 1948.

\*

Plusieurs questions se posent à moi en sortant du camp de concentration. Comment se fait-il que les baraquements n'aient pas été conservés au sortir de la guerre? Qu'est devenu le camp de concentration avant qu'il ne devienne un mémorial? Quelle a été la démarche pour en faire un mémorial? Le mémorial est apparu en 1965, soit 20 ans après la fin de la guerre, pourquoi cela a-t-il pris autant de temps?

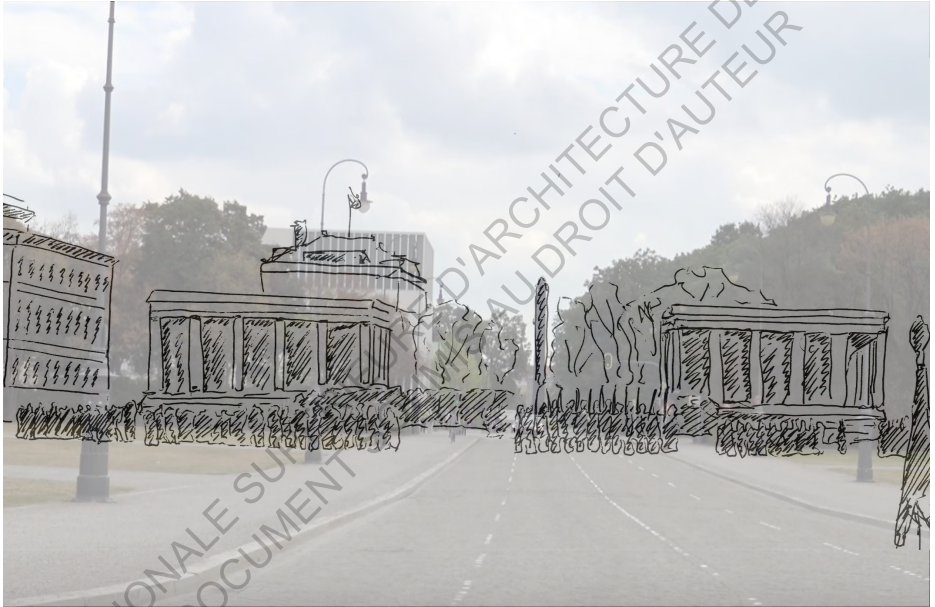
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCÈS AU DOCUMENT



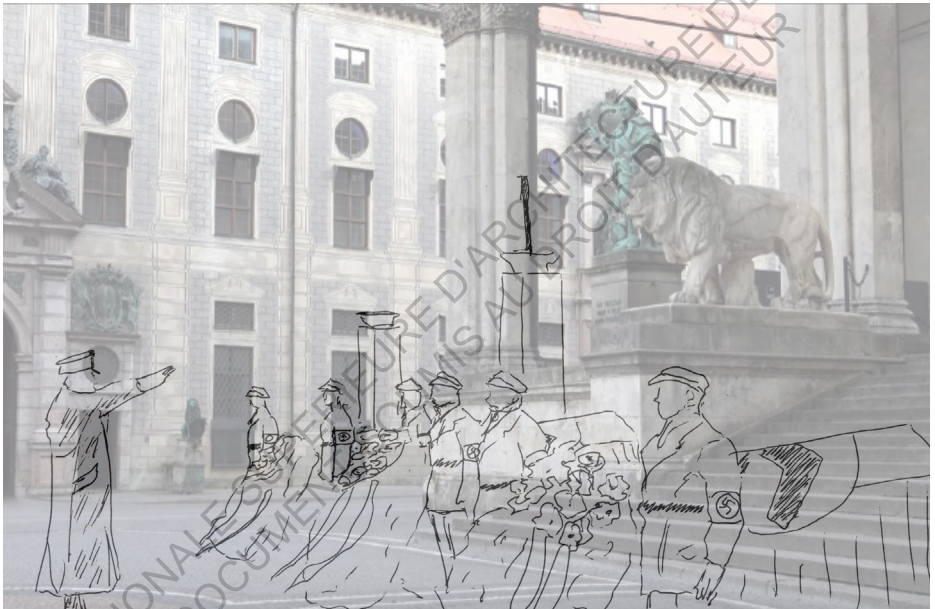


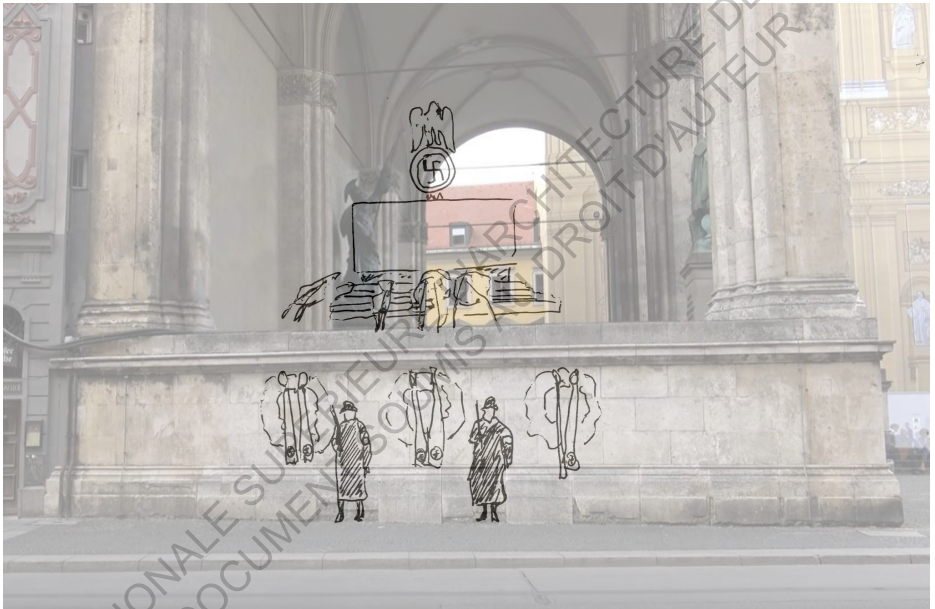






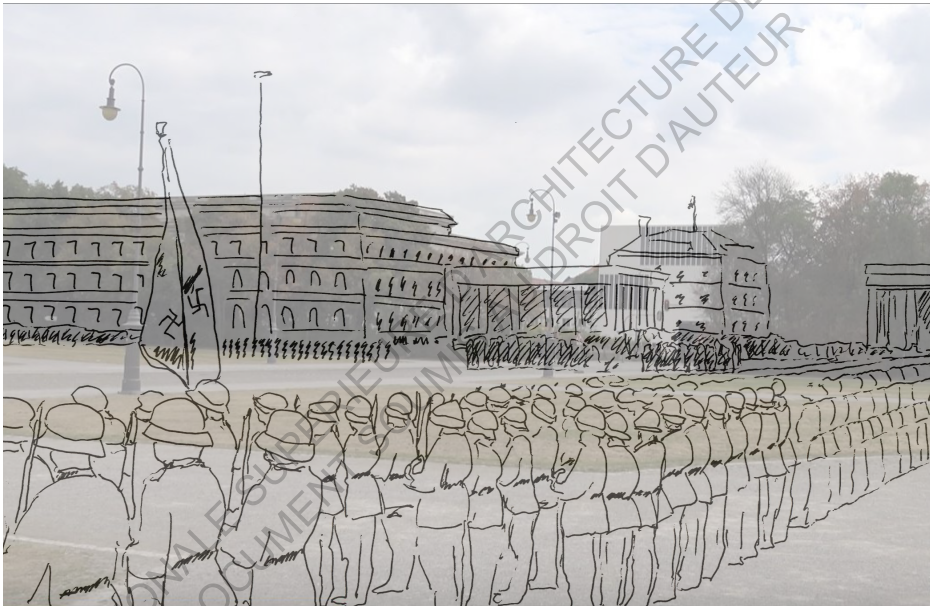






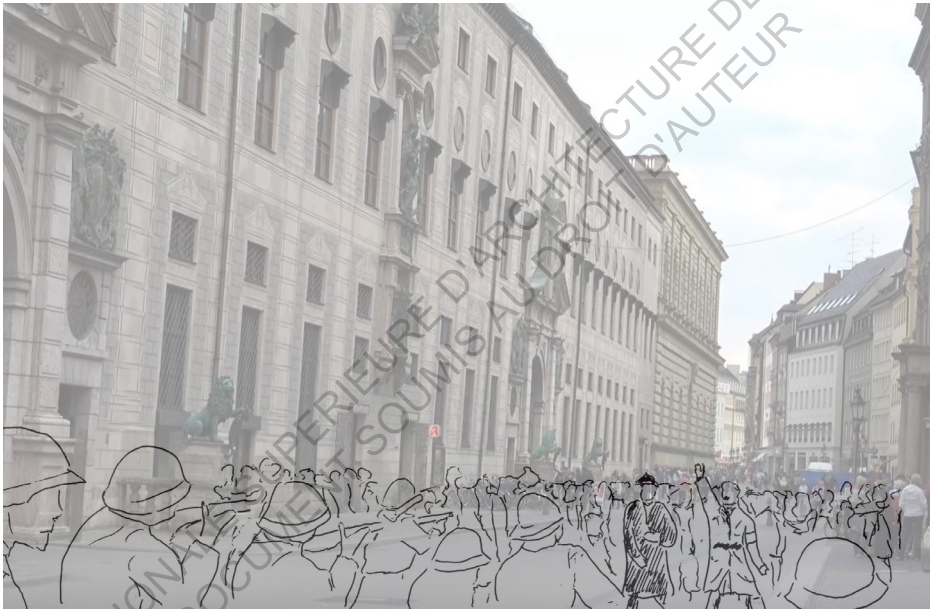














ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



CHAPITRE II  
LE DEVENIR DES LIEUX DE MEMOIRE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le lieu de mémoire est un concept historique. Pierre Nora le définit dans son ouvrage Les lieux de Mémoire. Selon Pierre Nora, « un lieu de mémoire dans tous les sens du mot va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit». Le lieu de mémoire est un site, un monument, une œuvre, un objet, qui fut le théâtre d'un événement marquant de l'Histoire. Le passé de Dachau en a fait un lieu de mémoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A. DACHAU.  
HABITER DANS UN ANCIEN CAMP DE CONCENTRATION

Le camp de concentration de Dachau est libéré le 29 avril 1945 par l'Armée Américaine. Plus de 32 000 détenus se trouvaient à ce moment encore dans les baraques et sur le site du camp. Ceux-ci furent soignés par les troupes américaines et quittèrent le camp de Dachau au cours des semaines et des mois suivants. Depuis cette libération, il y a maintenant soixante ans, le camp a été utilisé de différentes manières à des fins de préservation de la mémoire et d'éducation. Son passé historique tragique en fait un lieu clivant. Certains veulent reloger des personnes dans le besoin en y voyant une façon de se «racheter». D'autres se sont battus pour que le lieu devienne un lieu de mémoire pour affronter le passé et ne pas oublier les événements tragiques. Aujourd'hui, le camp est un mémorial, il a ouvert en 1965. Cette date est affichée sur le site de mémorial. Au début on ne réagit pas puis en y réfléchissant on constate qu'il s'est passé vingt ans entre la libération et l'ouverture du mémorial. Que s'est-il passé durant cette période ? Pourquoi la commémoration arrive si longtemps après ? Quand on se renseigne on parvient à trouver quelques informations qui restent cependant très vagues. Une transformation en camp pour les réfugiés est évoquée. Celle-ci a alors été interrompue après quelques années par un traité de Paris qui a « empêché au dernier moment la démolition des fours crématoires ». Un comité d'anciens détenus, le Comité International de Dachau, est quelques fois mentionné, exigeant la création d'un mémorial.

En creusant un peu, j'ai trouvé des informations plus précises notamment dans les travaux du professeur américain d'histoire allemande moderne et contemporaine, Harold Marcuse, *Legacies of Dachau*.

De 1945 à aujourd'hui, plusieurs périodes peuvent être dissociées.

LE CAMP DE 1945 À 1948: PREMIÈRE EXPOSITION

Au sortir de la guerre, les américains occupèrent le camp et y enfermèrent les anciens membres du NSDAP<sup>1</sup> en attendant que ceux-ci soient jugés pour leurs crimes. Une première exposition eu lieu. Celle ci se donnait pour objectif, dans un processus de dénazification, de confronter à leurs actes les présumés criminels nazis internés dans le camp. Ce sont essentiellement des anciens généraux de la Wehrmacht. La Wehrmacht, littéralement 'force de la défense', est le terme utilisé pour désigner l'armée allemande entre 1935 et 1946. Il n'existe aucunes images de cette exposition ; seulement une affiche. Cette pancarte regroupe des photos qui proviennent des camps de Dachau, de Landsberg et Kaufering, et circule dans toute l'Allemagne occupée à partir de mai 1945. Elle porte le titre : «Diese Schadtaten : Eure Schuld !» qui signifie : 'Ces actes atroces : Votre faute !'. Les photos montrent quelques-unes des scènes les plus atroces et les plus inhumaines parmi celles que l'on connaît des camps : des tas de corps dénudés et sans vie, des visages émaciés au regard vide. Cette pancarte a été accrochée dans plusieurs grandes villes d'Allemagne. D'autres images, toutes aussi atroces les unes que les autres, étaient exposées dans le camp libéré de Dachau.

---

<sup>1</sup> Parti national socialiste des travailleurs allemands



# Diese Schandtaten: Eure Schuld!



Es weiß Ihnen today die Best-Fürerliche Millionen Engländer gefühlet, verschlagert und erwidert. Mühen Freuden und Freuden...  
**Ihr habt ruhig zugehoben und es stillschweigend geduldet.**  
 Ihr Engel adeliche Schilder der Klüften haben hoch flieh und ihre Leppere angestrichelt den regnen, regneten und geflümmelten...  
**In Buchenwald** wurden auch ähnliche Lagerstätten (3000 Menschen erfasst, während...)  
**In Dachau** wurden unter anderem... (100000 Menschen ermordet).  
**In Belsen** wurden... (100000 Menschen ermordet).  
**In Gernsbühl, Markheim, Oberdorf, Eick, Neudorf, Wolfersheim, Weimersheim**... (100000 Menschen ermordet).



1. Menschen... 2. Menschen... 3. Menschen... 4. Menschen... 5. Menschen... 6. Menschen... 7. Menschen... 8. Menschen... 9. Menschen... 10. Menschen...



PANCARTE: «DIESE SCHANDTATEN: EURE SCHULD!» DANS UNE RUE DE BERLIN

Une première fête de la libération fut organisée le 1er mai 1945. Ce jour là, les anciens détenus se réunirent sur la place d'appel pour fêter le «jour de la libération, de l'amitié et de la fraternité». Les survivants sont regroupés par nation, ils brandissent des affiches avec écrit : «Nie wieder Krieg, nie wieder Faschismus!», 'Plus jamais de fascisme ! Plus jamais de guerre !'. Depuis cette date, des survivants du monde entier reviennent chaque année au camp de concentration pour fêter leur libération et commémorer le souvenir des victimes. En revenant au camp, les anciens détenus ont voulu laisser un message. Ils se sont fixé comme objectif de toujours se souvenir. Jean Belloni, un ancien détenu du camp, a écrit une lettre à ses proches qui n'avaient pas encore eu de nouvelles depuis la libération.

«Lettre de Jean Belloni adressée à sa femme Marguerite et à sa fille Jeannine de Dachau le 1er mai 1945.

Retranscription (avec l'orthographe d'origine) :

«Chère Margot et Jeannine chérie,

C'est dans la joie que je vous envoie ces quelques mots, sans doute vous m'avez cru mort, heureusement pour moi je me suis pas démoralisé un seul instant. J'ai toujours gardé un bon moral, et confiance. J'espère que vous deux vous avez été comme moi. Nous avons beaucoup souffert des traitements qu'on nous infligeait. Mais cela je vous le raconterai de vive voix à mon retour. Je crois que nous serons en France dimanche prochain. Tout d'abord je tiens à vous dire que nous avons été libéré samedi 29 avril à 5h20 exactement l'après-midi par les troupes américaines, le premier soldat qui est rentré dans le camp était une femme\*, on la porter en triomphe, embrasser, c'était du délire.

Aujourd'hui nous avons fêter le premier mai. Nous avons défilé par nation et le drapeau de chaque nation, c'est-à-dire les Français drapeau tricolore, drapeau rouge avec marteau et faucille, les Russes avec un grand portrait de Staline, les Polonais, les Yougoslaves, les Tchèques, les Allemands certains enfermés depuis plus de dix ans, nous avons été filmé par les Américains. Tout cela sera reproduit dans les cinémas français. Malheureusement beaucoup de camarades sont morts, un que vous connaissiez bien notre brave camarade Planque, mort du typhus, d'autres tués par la racaille nazy, ici dans notre camp il en est mort des milliers. Moi je n'est pas trop souffert malgré les 25 et 26 degrés en dessous de zéro et la neige qui est restée plus de deux mois. Une fois de plus mon métier m'a sauvé la vie. J'étais au Commando des Tailleurs, chauffage central, c'était un peu dur car on travaillait douze heures par jour, lever à 4h et demi, ce qui correspond à 3h et demi en France coucher à 9h. J'aurais un journal à vous faire, mais je ne puis vous le dire sur cette lettre, d'abord vous ne le croiriez pas. Si je ne l'avais pas vécu moi même, j'aurais jamais crue qu'en Europe il existe un pays où les gens sont si cruels, sur cent allemands il y a peut-être un de bon et encore, et dire qu'il y avait des Français qui soutenaient ces bandits. (...). Plus de mauvais sang jusqu'à mon retour. (...)

Recevez mes meilleurs baisers et d'ici une quinzaine je serais dans vos bras.

A.Belloni »

« Dans l'angle en haut à gauche, Marguerite Belloni a ajouté ces quelques mots : « Cette lettre est arrivée à Villeneuve le lundi 7 mai 1945 et le soir dans la nuit fête de l'armistice, aussi cette lettre m'est doublement précieuse ». »<sup>2</sup> »

En 1948, les Alliés décidèrent de rendre le camp à l'Etat de Bavière.

<sup>2</sup> Lettre récupérée sur le site en ligne Musée de la résistance.

Après les premières expositions réservées aux prisonniers allemands, d'autres se mettent en place dans le crématoire même de Dachau. Ces expositions ne se concentrent pas seulement sur la fin des camps mais a pour but de dénoncer la brutalité du système nazi sur toute la durée de la détention, soit dès 1933. L'aspect éducatif est mis beaucoup plus en valeur, comprenant un grand nombre de textes et de photos. Cette exposition répondait aux standards de l'époque pour un musée de ce type au début des années 1950. «Elle était bien faite, de bon goût et donnait des informations détaillées sur le passé.» Les autorités de la ville de Dachau n'appréciaient pas cette exposition qui «nuisait à leur réputation, et elles voulurent la supprimer». Ce qui amène au troisième aménagement de l'ancien camp de concentration : «Le lotissement de Dachau-est».

#### 1948 - 1960 : LOGEMENT DACHAU EST ET DÉMARCHÉ DE COMMÉMORATION

A peine l'ancien camp rendu au Land de Bavière, il fut décidé qu'il soit utilisé comme refuge pour les réfugiés allemands. Le camp fut renommé en "Wohnsiedlung Dachau Ost", ce qui signifie 'Zone d'habitation Dachau-Est'. Le camp devint un quartier comme les autres de la ville de Dachau, les baraquements des habitations comme les autres, les occupations des résidents étaient des occupations types. Le camp est transformé en «quartier idyllique». Il y eut bientôt plus de 500 logements dans l'enceinte de l'ancien camp. Le quartier abrite dès lors tout ce qu'il faut : des entreprises industrielles, des commerces, une école, des cinémas, un jardin d'enfants. Le camp se transformait peu à peu, effaçant le passé et oubliant toute notion de commémoration. Seul subsistait le crématorium, qui servait de lieu de mémoire pour se rappeler les victimes du camp de concentration de Dachau. Lieu de mémoire infime et indigne au vu des atrocités et du nombre de victimes.

Afin de les rendre plus «habitables», les baraques furent aménagées et l'on ne pouvait presque plus se rappeler qu'un camp avait existé. Les principales transformations sont les suivantes: <sup>3</sup>

«- Dans l'aile centrale du bâtiment de l'intendance fut installée une grande usine de maroquinerie.

- Sur la place d'appel furent édifiés un temple protestant et une église catholique.

- À l'entrée du lotissement, sur la face est, le mirador sud avait déjà été détruit.

- Il manque le toit du mirador nord sur la face est.

- Des caves à pommes de terre avaient été aménagées dans les anciennes fosses, car il n'était pas possible de creuser des caves sous les baraques.

- Le complexe extérieur du Jourhaus - nom du bâtiment d'entrée du camp de prisonniers des camps de concentration de Dachau qui abritait des bureaux administratifs et de commandement et était le lieu des audiences disciplinaires des prisonniers (vestige d'une ancienne usine de munitions de la Première Guerre mondiale) - fut détruit à la fin des années 80. La vue aérienne montre aussi les nouvelles toitures des baraques. À l'intérieur, les baraques avaient été entièrement reconstruites.

- Les dortoirs et les salles de jour sont réorganisés en trois appartements distincts. Ainsi, chaque ancienne baraque abritait désormais 24 appartements.

- Les expérimentations pseudo-médicales avaient lieu dans l'ancien bloc 3. Ce bloc accueillera à partir de 1948 une épicerie ; pain, œuf, poisson, lessive sont dans les rayons. »

Dans l'ancien camp de concentration, un semblant de vie quotidienne est finalement revenu. L'église du camp recevait chaque jour la messe du matin donnée par

<sup>3</sup> Informations tirées des écrits du professeur Harold Marcuse.

le père Roth. Les enfants du quartier y assistaient, Fritz Königer y jouait de l'harmonium.

Néanmoins, personne n'a oublié ce qui s'était passé ici dans le dit «camp résidentiel de Dachau Est» quelques années auparavant. Les souvenirs des enfants qui ont vécu dans le lotissement sont d'une dichotomie effroyable mais candide face aux témoignages des anciens détenus. <sup>4</sup>

«Für uns war das alles spannend. Das Gelände ein großer Abenteuerspielplatz»

'Pour nous, c'était tout excitant. Le terrain était un grand terrain de jeu d'aventure'

Les atrocités des nazis ont également été expliquées aux enfants dès leur plus jeune âge. Avec le père Roth et les professeurs, ils visitaient le crématorium.

«Aber wir waren halt Kinder. Wir waren zu jung und unbekümmert, um die dunkle Vergangenheit zu begreifen.»

'Mais nous étions des enfants. Nous étions trop jeunes et peu préoccupés pour comprendre le sombre passé.'

Pour les adultes, c'était plus compliqué, ils savaient à quoi avait servi cet endroit.

Pater Roth, prêtre de Dachau et ancien détenu, a lutté pour l'obtention d'un mémorial à la place de cette zone d'habitation. Après une peine de prison pour «faute morale», il fut envoyé au camp de concentration de Dachau en 1943 comme prisonnier, il portait le numéro 47968. Du bloc des prêtres, il est l'un des rares à avoir été témoin de la libération du camp. Il est resté à Dachau, s'est occupé de ses anciens bourreaux comme pasteur dans le camp d'internement américain. A partir de 1948,

<sup>4</sup> Témoignages recueillis par le journal allemand Bild.



il s'est occupé des réfugiés et des personnes déplacées dans le quartier de logements de Dachau Est. La vie du père Leonhard Roth est inévitablement liée à l'histoire du camp de concentration. Aujourd'hui, la rue avant d'arriver au camp porte son nom.

L'entrée du camp de concentration de Dachau est marquée par un portail. Immédiatement après la libération, l'inscription « Arbeit macht frei » existait encore sur la porte de la Jourhaus. Franz Brückl, ancien prisonnier politique l'a prise en photo. Une autre photo<sup>5</sup> montre que les lettres ont été enlevées plus tard. La photo a sûrement été prise avant la création du «lotissement Dachau-Est». Le lettrage «Arbeit macht frei» a été reconstitué et remis en place pour le mémorial du camp. « Il a été nécessaire de rattacher l'inscription 'Arbeit macht frei', qui avait été enlevée de la porte d'entrée en fer.» <sup>6</sup>

La vie suivait son cours dans le quartier de Dachau Est. En parallèle des aménagements, l'exposition commémorative continuait d'avoir lieu dans l'ancien crématoire. Seulement, les habitants du quartier commencèrent à se plaindre que des visiteurs viennent sur leur lieu d'habitation, et en 1952, ils firent la demande de mettre fin à l'exposition. Beaucoup était d'avis que cette exposition nuisait à la réputation de la ville de Dachau. En mai 1953, l'exposition est close. Deux ans après, une demande de fermeture du crématoire est formulée par le conseil municipal de Dachau.

En 1955, le «Landrat» ('conseil de Bavière'), fit la demande de destruction des fours crématoires afin de mettre un terme à la «diffamation du pays de Dachau». Le camp

<sup>5</sup> Photo de M. Garand, USA

<sup>6</sup> Informations tirées du site en ligne du mémorial et des archives du site commémoratif du camp de concentration de Dachau. La nécessité de rattacher l'inscription fait suite au protocole de l'administration bavaroise des châteaux et des lacs du 15.05.1972.



aurait donc pu totalement disparaître si l'association des anciens détenus n'était pas intervenue.

Cette année là est aussi celle du 10e anniversaire de la libération. C'est à cette occasion que de nombreux survivants reviennent dans le camp, pour beaucoup, c'est la première fois depuis leur libération. Le Comité International de Dachau (CID) est alors créé par d'anciens détenus. Les représentants de l'association sont choqués de voir ce qu'était devenu ce lieu de torture. Sur ces «terres gorgées de sang» jouaient maintenant des enfants, l'association s'est battu pour que le site soit évacué et les survivants exigèrent la construction d'un mémorial. Ils demandèrent également la destruction des bâtiments construits sur le site après la guerre. De plus, les survivants envisageaient d'ériger un monument commémoratif sur l'ancienne place d'appel en souvenir des victimes du camp de concentration de Dachau. Le protocole de Paris de 1954 est rappelé. Il engage l'Allemagne à «sauvegarder et entretenir les tombes des victimes du régime nazi et les lieux d'inhumation collective». C'est à partir de là que le CID organise les anniversaires de la libération du camp.

«Lorsque le mémorial de Dachau a été inauguré, le 9 mai 1965, toute cette zone paraissait métamorphosée : nettoyé, aménagée, fraîchement repeinte et accueillante. On a reconstitué les fondations et le tracé de trente anciennes baraques de détenus, qui avaient été rasées après le transfert de leurs derniers occupants». «Le camp de concentration a, en quelque sorte, dû être construit une deuxième fois, avec des barbelés, des miradors et des fossés.»<sup>7</sup> Deux baraques, entièrement reconstituées accueillent le musée. A l'origine c'étaient celles de la salle d'eau et de la cuisine des détenus. Il est difficile de s'imaginer l'effroi vécu pendant la guerre, même si l'atmosphère est pesante, elle reste aseptisée.

<sup>7</sup> Peter Reichel, *L'Allemagne et sa mémoire*.

Le mémorial actuel aura ouvert ses portes en 1965, soit 20 ans après la libération.

#### TRACES ICONOGRAPHIQUES DE CETTE PÉRIODE

Très peu de documents relatent la réhabilitation du camp de concentration de Dachau en logements dans les années 1950. Néanmoins, la journaliste du BR Jutta Neupert présente deux films historiques sur le lotissement Dachau-Ost.<sup>8</sup> Pendant 15 ans, les réfugiés et les personnes déplacées ont été hébergés dans l'ancien camp de concentration, et pourtant ces informations restent bien enfouies.

C'est de 1949 à 1964 qu'a existé ce lotissement, une centaine de personnes ont grandi dans l'ancien camp de concentration de Dachau-Ost. Sur les quelques photos récupérées du film documentaire de 1963 Report 45, on peut voir des enfants jouer, des habitants investirent les baraques, les aménager pour en faire une ville «agréable».

Les deux courts documentaires, datant respectivement de 1959 et 1963, montrent l'installation dans l'ancien camp. Ils ont été projetés devant des anciens habitants des lotissements et d'autres personnes intéressées par les documentaires. Suivant la projection, des conférences ont permis d'aborder cette initiative très controversée.

Le film de 1959, qui s'intitule Während wir schlafen, 'Pendant que nous dormons', expose «des jardins aménagés avec amour, une lessive en laisse, des appartements confortables et meublés dans le style de l'époque.»<sup>9</sup> En parallèle le film laisse voir également des «Wohnungen mit heruntergekommenen Zimmern voller Schimmel an den Wänden, mit Schränken, aus denen Schmutzwäsche quillt, und Küchen vol-

<sup>8</sup> Je n'ai malheureusement pas pu les trouver, les citations du film proviennent de l'article Authentische Geschichtsstunde publié dans le Süddeutsche Zeitung en 2017.

<sup>9</sup> Informations trouvées dans le journal allemand Süddeutsche.

ler Schmutz», 'appartements avec des pièces délabrées remplies de moisissures sur les murs, des placards d'où sortent le linge sale et des cuisines insalubres'. Environ 1600 personnes habitent ce quartier.<sup>10</sup>

«Wohnsiedlung Dachau-Ost ist ihre Adresse, ein Massengrab ihre Nachbarschaft»  
'Le lotissement Dachau-Ost est leur adresse, une fosse commune leur quartier'

Le deuxième film Report 45 a été tourné en 1963. Les résidents du lotissement 'vivent sur une terre gorgée de sang' («auf blutgetränktem Boden leben»). Le journaliste du film critique une économie appelée «Heimatstüberl» (ce qui signifie plus ou moins 'pour l'accueil'), du fait d'accueillir des personnes dans un ancien camp de prisonniers. Il se renseigne auprès des autorités de la ville pour savoir si un mémorial digne d'intérêt est envisagé et demande pourquoi les appartements n'ont pas été construits hors de la ville.

Faire de l'ancien camp un quartier d'habitation était une façon, pour la ville de Dachau, de se racheter et de tirer un trait sur ce qui s'était passé quelques années avant. Les nouveaux habitants du quartier n'étaient pas au courant de tout le passé de la ville.

«Dachau wollte von uns Flüchtlingen nichts wissen. Das war eine andere Welt, die hatte nichts mit Dachau zu tun.»

'Dachau ne voulait pas que les réfugiés sachent quoi que ce soit, c'était un monde différent qui n'avait rien à voir avec Dachau.'

Après avoir vu la projection des films, Fritz Kröniger trouve que les déclarations dans

<sup>10</sup> Citation du film de 1959 de Jutta Neupert.

les films sont trop noires : <sup>11</sup>

«Schlimm war's, aber nicht so trist, wie es da gezeigt wurde.»

'C'était mauvais, mais pas aussi ennuyeux que ce qui y était montré'.

Mais il a aussi dit :

«Für die Dachauer war es ein Ghetto.»

'Pour les habitants de Dachau, c'était un ghetto'

Un jeune professeur a été transféré à l'école du camp et a été choqué à son arrivée. Mais il dit aussi que les années qu'il y a passées ont été ses meilleures années en tant qu'enseignant.

«Dort lebten viele traumatisierte Menschen, es gab Schlägereien, es gab Missgunst.»

'Beaucoup de personnes traumatisées vivaient là bas, il y avait des bagarres, il y avait du ressentiment.'

La projection de ces deux films visait à montrer l'importance du devoir de mémoire. Le souvenir est significatif et nécessaire. Jutta Neupert voulait faire passer un message concernant les réfugiés d'aujourd'hui. Elle invite à ne pas les ignorer et à les traiter différemment de ce qui a été fait avec les habitants du lotissement Dachau-Ost.

«Es wäre schön, aus der Geschichte zu lernen.»

'Ce serait bien de tirer des leçons de l'histoire'

<sup>11</sup> Témoignages relatés dans le journal allemand Süddeutsche.





**WOHNSIEDLUNG  
DACHAU-  
OST**



Concernant le devoir de mémoire et de ce qu'il convient de faire des anciens lieux témoins d'atrocité, les avis sont partagés. Autres que ceux qui veulent en faire des lieux de mémoire pour commémorer les victimes et ceux qui veulent se racheter du passé en leur attribuant une nouvelle fonction, il y a ceux qui ne veulent rien faire. L'historien néerlandais Robert van Pelt est d'avis de laisser ces endroits à l'abandon. Il expose son idée concernant le camp d'Auschwitz Birkenau à la BBC en 2009: «lorsque le dernier survivant d'Auschwitz aura disparu, il faudra laisser le camp disparaître à son tour.» Il caractérise le site de Birkenau d'un "cette sorte de parc à thème aseptisé pour touristes". Pour lui, ce lieu ne permet pas de comprendre ce que ces hommes et ces femmes ont subi pendant la guerre. "Un million de personnes ont littéralement disparu. Ne devrions-nous pas confronter les gens au néant de ce lieu ?" <sup>12</sup>

Une certitude est qu'il subsiste de moins en moins de témoins directs de ces horreurs. Que deviendront les anciens camps d'internement, de concentration et d'extermination lorsque les rescapés ne seront plus là? Qui reprendra ce rôle de porteur de mémoire? Il est important que ces lieux de mémoire existent. Même si le sentiment d'effroi qui existe lors de la visite de ces camps ne sera jamais aussi fort que les atrocités infligées aux détenus, se rendre sur place permet néanmoins d'en saisir l'atmosphère.

"De ce dortoir de brique, de ces sommeils menacés, nous ne pouvons que vous montrer l'écorce, la couleur (...). Aucune description, aucune image ne peuvent leur rendre leur vraie dimension, celle d'une peur ininterrompue."

[Extrait de *Nuit et Brouillard*, Jean Cayrol]

<sup>12</sup> Informations tirées du reportage Peut on laisser Auschwitz disparaître par France Info.

RELOGER DES MIGRANTS AUJOURD'HUI

Arrivés au camp de concentration, les déportés étaient triés selon des critères. Le 1er janvier 1941, le général SS Reinhard Heydrich établit un système de classification pour tous les camps de concentration nazis du Reich.<sup>13</sup> Cette notation permettait de définir les conditions d'emprisonnement et les conditions de travail des prisonniers en donnant des désignations différentes aux «Konzentrationslager» ('Camp de concentration') déjà existants. Une des catégories concernait les prisonniers considérés comme ayant besoin de plus de repos, aux personnes âgées et à ceux qui pouvaient difficilement travailler, ainsi que les politiciens et les ecclésiastiques éminents. Ceux-ci étaient affectés au travail dans le «herb graben», soit le jardin d'herbes aromatiques de Dachau. Selon le journal *The Guardian*, les plantes cultivaient dans ce potager étaient celles utilisées par les nazis pour les expériences médicales; les plantes comestibles servaient quant à elles à nourrir la population allemande et la Wehrmacht.<sup>14</sup>

Alors que le lotissement de Dachau-Est faisait polémique à l'époque, aujourd'hui encore le débat revient d'actualité. Toujours selon *The Guardian*, environ 50 migrants ont été installés sur le «herb graben» en 2015. Divers avis ressortent face à cette initiative de la ville de Dachau. Ceux des responsables de la ville et des conservateurs du mémorial du camp sont réellement opposés: les uns veulent répondre aux besoins actuels alors que les autres veulent se souvenir des torts passés. La directrice du mémorial du camp s'exprime dans le *Point International*: « Héberger les réfugiés dans un endroit qui symbolise la torture et la mort » n'est pas un geste très

<sup>13</sup> *Holocaust Memorialization in Austria and Germany*, Bonnie M.Harris

<sup>14</sup> La Wehrmacht, littéralement force de la défense, est le terme utilisé pour désigner l'armée allemande entre 1935 et 1946.



«accueillant» »<sup>15</sup>. D'autres, tel que le maire de la ville de Dachau en 2015, pensent au contraire que cette démarche a un «but social», «Ces bâtiments chargés d'histoire peuvent être réaffectés à une fonction sociale». Il explique également sur le site du Guardian que cet acte social permettrait aux réfugiés qui ne trouvent pas de logements sur le marché d'avoir un habitat. Ces zones seraient des zones de transit avant que les migrants ne soient expulsés à moins d'avoir obtenu un statut de réfugié. L'Allemagne fait face à un afflux de migrants importants, et essaye de trouver des hébergements d'urgence pour les accueillir. En effet, la loi allemande comprend une prise en charge des demandeurs d'asile en attendant que leur demande soit examinée. Cette vérification peut prendre plusieurs mois. Le maire de Dachau a déclaré à la Deutschlandradio Kultur: «Bien sûr, c'est bizarre, mais j'aime mieux ça que voir les gens dans la rue». D'autres vont également dans son sens en déclarant: «Ce [la Shoah] n'était pas notre faute, mais nos grands-parents y ont pris part. Dans un certain sens, la crise des réfugiés, c'est une chance de racheter cela. Mais, d'un autre côté, les gens attendent trop de nous à cause de notre passé.» Cette controverse contraste avec la citation inscrite à l'entrée du camp. Gravée sur une pierre à l'entrée du site, une inscription commémore les 40 000 personnes mortes dans ce camp entre 1939 et 1945: «Denken daran wie wir hier starben», 'Pensez à comment nous sommes morts ici'. Selon le journal The Guardian, des solutions sont en cours de décision. «Dernièrement, la directrice du site mémorial de Dachau s'est prononcée en faveur d'un compromis. Une partie du site devrait rester résidentielle, quand l'autre sera consacrée à des expositions et à des colloques. L'organisation de l'«herb garden» sera décidée cet hiver après des négociations entre la ville de Dachau et son länder, la Bavière.»

Si les avis sont divergents, les réfugiés se posent moins de questions, souvent igno-

<sup>15</sup> Publié dans le Point International du 21.09.2015

rants de l'histoire de Dachau. Ashkan, un Afghan de 22 ans, cité dans le Guardian: «Je voulais juste un toit au-dessus de ma tête». Mais est ce qu'habiter c'est seulement avoir un toit ?

Le devenir du camp de concentration de Dachau n'est pas le seul cas de conscience. Drancy, Oradour-Sur-Glane, le Rwanda rejoignent la triste liste des lieux témoins d'un lourd passé historique. Dans ces lieux, le devoir de mémoire s'est traduit autrement qu'à Dachau. Tous sont «habités». En France, la cité de la Muette dans la ville de Drancy a été un camp d'internement durant la seconde guerre mondiale avant de retrouver sa fonction de logement. De ce camp ont été déportés vers les camps de la mort 63 000 des 76 000 juifs déportés de France. Sabrina Van Tassel, réalisatrice du film La Cité Muette, pose la question «Est-ce qu'on a le droit, d'un point de vue éthique, de loger des gens dans le plus grand camp d'internement de France durant l'Occupation ?». Aujourd'hui, ceux qui habitent dans ces logements sont les populations les plus démunies, en grande précarité. «Qui, s'il avait le choix, voudrait vivre dans cet ancien camp ? Un lieu peut-il se détacher totalement de ses horreurs tragiques ?»

D'autres habitats ayant connus des faits sombres sont également des lieux très difficiles à réinvestir. La maison tristement connue de Marc Dutroux sera détruite l'année prochaine.

Le devoir de mémoire est une « expression qui désigne l'obligation morale de se souvenir d'un événement historique tragique et de ses victimes, afin de faire en sorte qu'un événement de ce type ne se reproduise pas ». Cette expression a tout d'abord émergé pour évoquer la Seconde Guerre mondiale et tout particulièrement

la Shoah ; puis s'est élargie à d'autres évènements tragiques de l'Histoire.

Cette notion de devoir de mémoire existait bien avant la Shoah mais l'expression est apparue après. Des associations de victimes, entre autre ont fait un travail de mémoire au sortir de la première guerre mondiale. De même, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, certains résistants et déportés survivants cherchent aussi à perpétuer le souvenir de leurs expériences et de leurs camarades tués. En France, il y avait pour objectif : «d'honorer la mémoire des Français assassinés, de maintenir présents, à l'esprit de tous les Français et Françaises, les actes de barbarie dont se sont rendus coupables les assassins nazis et leurs collaborateurs, d'empêcher par cette propagande et ce rayonnement le retour des conditions politiques et sociales qui ont permis l'instauration des régimes partisans de ces méthodes d'autorité.»

Selon Olivier Laliou<sup>16</sup>, la première partie («honorer la mémoire») relève en fait du souvenir, tandis que la seconde («maintenir présent à l'esprit de tous...») illustre le devoir de mémoire.

Le devoir de mémoire est essentiellement entretenu par des groupes et associations liées à la Résistance française ou aux déportés (comme le Réseau du Souvenir, la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes...) qui se sont mobilisés, surtout dans les années 1960, contre ce qui était perçu comme une ignorance voire un mépris, de la part de la jeunesse, envers l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Historien au mémorial de la Shoah à Paris, Olivier Laliou est l'auteur de plusieurs recherches sur la mémoire de la déportation.

<sup>17</sup> Ce phénomène avait notamment été médiatisé en 1963 par le film Hitler, connais pas.





















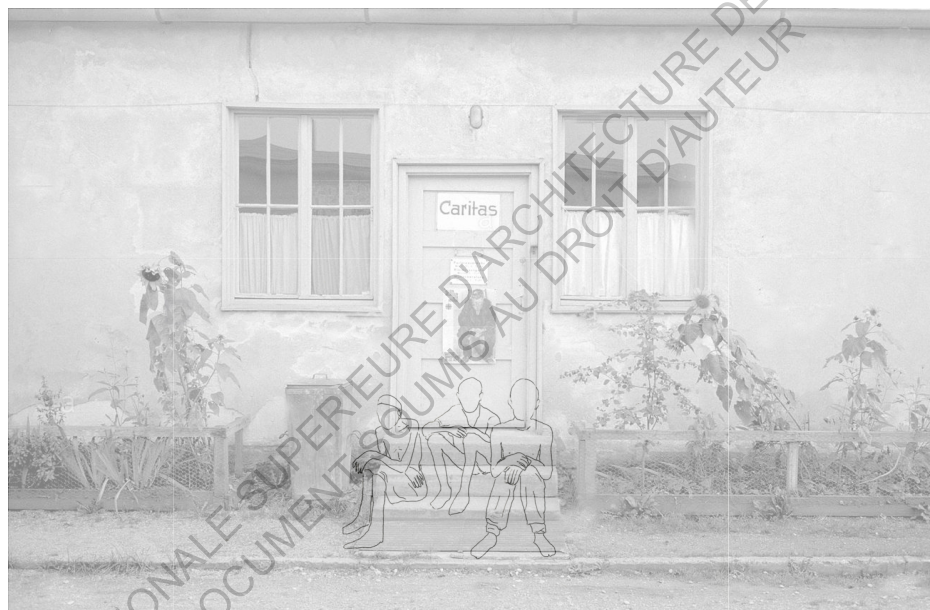


















ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. DRANCY.  
HABITER DANS UN ANCIEN CAMP D'INTERNEMENT

Nous sommes en 1934. Le logement social devient un défi pour les architectes français surtout après la construction de cités modernistes à Berlin. A Drancy, près de Paris, Eugène Beaudoin et Marcel Lods ont pour projet un grand chantier moderniste. Pour se faire, tous les éléments sont préfabriqués (les dalles, les murs, les cloisons) et n'ont plus qu'à être assemblé sur place. Quatre barres d'immeubles regroupant 1000 logements délimiteraient un grand jardin central. Cette innovation, rapide et moderne, servirait de prototype à des milliers d'autres. Un documentaire sur Arte évoque pendant quelques minutes ce projet ambitieux qui se voit interrompu brusquement en 1938. «Le chantier est presque fini quand la crise intervient [...], pas de transports en commun, pas de locataires, des bâtiments vides, donc l'armée les occupe et le destin affreux de Drancy c'est que l'armée va décider de faire de cette grande cours, pas fermée, pas complètement fermé puisque le quatrième coté n'était pas complètement achevé, de faire de cette grande cours un camp de concentration»<sup>1</sup>. Cette cité moderniste se transforme vite en enfer. Ce premier grand ensemble de banlieue parisienne destiné aux classes populaires sera finalement le camp d'internement de 67 000 juifs de France, avant leur déportation vers les camps de la mort en Allemagne. Depuis la fin de la guerre, les immeubles ont repris leur vocation d'origine. «Après guerre on a tout rebadigeonné, aménagé les logements, planté le terre plein central, et le passé, on a effacé toute trace du passé dans un premier temps.»<sup>2</sup> Il est difficile de s'imaginer habiter dans un lieu qui pour d'autres n'évoque que de la souffrance. Georges Horan-Koiransky<sup>3</sup> a été interné à Drancy.

«J'écris ceci pour moi. Pour me libérer d'une obsession. [...] Je suis intoxiqué de

<sup>1</sup> Marie-Jeanne Dumont dans le documentaire Arte #4 *Le choc 1918-2015 Paris-Berlin, destins croisés*.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Georges Horan-Koiransky publie en 1947 *Le camp de Drancy (seuil de l'enfer juif)*. Ce recueil de cinquante-six estampes est un «véritable témoignage graphique sur le camp de Drancy». L'auteur y avait été interné de 1942-1943.

Drancy, saturé. Toutes ses images – j'en ai fait des centaines, peut-être un millier – me sont familières ; elles sont impressionnées dans ma pensée, et mes yeux les reconstituent. Je dors encore sous leur maléfique influence. Je n'ai que ce moyen de leur échapper; les fixer sur le papier. [...] Je dois dire pour ceux qui ne le peuvent. [...] Et que mes compagnons et les autres me pardonnent si je ne réalise que partiellement ce travail épouvantable.»<sup>4</sup>

Dans le livre *Les passagers du Roissy Express*, un des parcours passe devant la Cité de la Muette de Drancy. L'auteur écrit :

« A l'intérieur, au milieu, le square, avec des arbustes maléfiques et quelques équipements de jeux enfantins en mauvais état, est clos et fermé à clef.

Ce n'est pas la misère, ce n'est pas la déglingue totale. Ce n'est ni gai ni sinistre. Le visiteur ressent seulement une vague tristesse qui se dilue dans l'uniformité du badigeon gris clair. Et les habitants, que ressentent-ils ?

Scellées sur le mur de la galerie de droite, tout de suite en arrivant, on trouve trois plaques de marbre. Sur la plus grande, on lit :

EN CE LIEU

qui fut camp de concentration

de 1941 à 1944

10 000 hommes, femmes et enfants

De religion ou d'ascendance juive

<sup>4</sup> Journal d'un interné, Drancy 1942-1943 de Georges Horan-Koiransky, écrit juste après sa libération en mars 1943.

Ont été internés par l'occupant hitlérien

Puis

Déportés dans les camps d'extermination nazis

Où l'immense majorité

A trouvé la mort

La cité de la Muette, 1935, l'une des plus grandioses tentatives de logement social de l'entre-deux-guerres.

La cité de la Muette, 1941-1944, camp de transit vers la mort.

La cité de la Muette, 1989, HLM décrépète.

La cité de la Muette, pièce en trois actes, Cité Radieuse. Cité de la mort. Cité banale. Banale. Banalisée. Et bientôt : réhabilitée.

Puisqu'on vous dit qu'il ne faut jamais perdre espoir.

\*

Je suis juif.

[...]

Tu es juif, il est juif, nous sommes juifs, vous êtes juifs.

Ils sont juifs

En vérité personne ne peut prouver qu'il ne l'est pas. Et personne ne peut non plus se mettre à la place de celui qui l'est.

C'est trop tard.

Il fallait y penser avant.

[...]

Vous êtes allé vous faire enregistrer au commissariat de police. Sur votre carte d'identité, le secrétaire a mis un tampon : JUIF. Vous étiez fonctionnaire, vous ne l'êtes plus. Vous étiez commerçant, avocat, médecin, vous ne l'êtes plus. Vous étiez

ancien combattant (et même tout prêt à combattre encore), c'est un peu plus compliqué mais, en gros, vous ne l'êtes plus non plus.

Plus tard vous avez été chercher votre étoile, vous avez fait la queue, vous avez donné votre ticket de tissu découpé sur votre carte de rationnement, vous l'avez cousu sur vos vêtements et ceux de vos enfants.

Vous avez tout fait : vous êtes en règle.

[...]

Vous êtes juif étranger. Ou juif dénaturalisé. Vous êtes l'ordure de l'Europe. A la poubelle. Camps pour indésirables. Camps français. Pithiviers, Beaune la Rolande, Compiègne, Gurs, Les Mille, et trente autres. On va vous renvoyer là d'où vous êtes venu. Ou à Madagascar. En Poméranie. C'est-à-dire nulle part. ca n'est pas notre problème. Ou on va vous apprendre à travailler. On va vous apprendre à vivre. Dehors, les immigrés.

Vous êtes juif français. Vous êtes juif français, c'est-à-dire que vous êtes juif tout court. Il peut arriver d'ailleurs que vous l'ayez complètement oublié : la République était laïque. Mais on va vous rafraîchir la mémoire. »

Les premiers juifs sont arrivés au camp de Drancy en 1941.<sup>5</sup> Cet internement fait suite à la rafle mal connu du 20 aout 1941. Elle a lieu dans le 11e arrondissement de Paris. Le quartier est bloqué à 5 heures 30 par 2 400 policiers français en collaboration avec la Feldgendarmerie allemande. Ce jour là, toutes les entrées de stations de métro entre la place de la République et Nation sont fermées. 2 894 hommes

<sup>5</sup> C'est la deuxième rafle, elle survint onze mois avant la rafle du Val d'hiv.

juifs de 18 à 50 ans, étrangers et français, sont arrêtés à leur domicile ou dans la rue. Ils sont tous internés, envoyés à Drancy, à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande. Les jours suivant la rafle se poursuit dans d'autres arrondissements. Au total, 4 232 juifs sont arrêtés.

A Drancy, rien n'avait été prévu pour les accueillir. Les logements étaient complètement vides. Sans meubles, sans nourritures. La Cité était surveillée par des miradors à chaque coin et entourée par deux rangs de barbelés. Plus tard, la rafle du Vel d'Hiv aura fait arrêter plus de 13 000 juifs dont la plupart emprisonné à Drancy.

Que reste-t-il de ce passé?

«La cité a changé d'affectation, elle n'a changé ni dans sa forme ni dans quelque chose d'indéfinissable qui doit être sa nature profonde. Visitez-la avec un ancien du camp. Il vous montrera où étaient les chambrées des enfants, les cachots, la baraque de fouille, l'administration juive et le bureau des commandants juifs successifs. [...] Voici l'endroit précis, pratiquement inchangé par rapport aux photos que l'on a conservées, où se produisait la bousculade à l'arrivée des autobus, quand les gardes mobiles en faisaient descendre leur cargaison humaine.»<sup>6</sup>

Les immeubles sont restés presque à l'identique depuis la fin du fonctionnement du camp d'internement (1944). Le placo et la peinture ont recouvert les traces, les inscriptions des prisonniers laissées sur les murs. Les chambrées qui accueillait entre 40 et 50 prisonniers sont maintenant des appartements. Il n'aura fallu que quelques mois après la fin de la guerre pour que la cité redevienne du logement social et non un lieu de mémoire à la hauteur des atrocités dont elle a été témoin. La France d'après guerre en manque de logements n'a pas fait de cet endroit un lieu du

<sup>6</sup> François Maspéro, *Les passagers du Roissy-Express*.



souvenir. Aujourd'hui les résidents de la Cité de la Muette sont au nombre de 550. Ce sont pour la plupart des gens modestes dont beaucoup d'immigrés.

« Cette histoire-là n'est certes pas leur histoire. Heureusement pour eux, car qui pourrait vivre ici, s'il fallait à chaque moment entendre dans sa mémoire résonner tant d'abjects échos?»<sup>7</sup>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

---

<sup>7</sup> Ibid.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

C. RWANDA.  
REVENIR HABITER UN LIEU DE MEMOIRE

Quand une population entière disparaît, que devient leur ville ? Comment se reconstruit une ville après un génocide ?

Du 7 avril au 4 juillet 1996 eu lieu le génocide le plus rapide de l'Histoire, le génocide des Tutsi au Rwanda<sup>1</sup>, un pays de l'Afrique de l'est, surnommé le pays des mille collines. Les Tutsi sont un groupe de populations habitant la région des Grands Lacs africains. Ils constituent le deuxième groupe de population au Rwanda (environ 15 à 20 %). Ils ont été terrassés par les Hutu, une population bantoue d'Afrique Centrale.

«Ce n'est pas une guerre inter-ethnique, mais une extermination planifiée qui, en trois mois, va ôter la vie à près d'un million de personnes. L'essentiel des victimes appartient à la minorité tutsie ; les auteurs de cette extermination sont des Hutus, appartenant à la communauté majoritaire, au pouvoir depuis 1962.» Plusieurs milliers d'Hutus, qui étaient contre les idées racistes de leurs chefs, ont également été victimes du massacre. Cet anéantissement de masse est un génocide : «un acte criminel perpétré dans le but de détruire en tout ou en partie, un groupe national, ethnique ou religieux».<sup>2</sup>

Alors que le président hutu du Rwanda rejoint la capitale Kigali, un attentat est perpétré contre son avion. Personne n'y survit. C'est le déclenchement du drame. Les extrémistes hutus lancent l'attaque contre les Tutsis en appelant leurs compatriotes à les exterminer. Le massacre commence dans la capitale avant de s'étendre à tout le pays.

---

<sup>1</sup> Parfois improprement appelé génocide rwandais.

<sup>2</sup> Le terme génocide a été défini par la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948 de l'ONU.

«A l'origine, Tutsis et Hutus constituent un seul et même peuple.» Ils parlent la même langue et leur histoire est commune depuis plusieurs siècles. «Ce sont les colonisateurs allemands puis belges, nourris de l'idée d'inégalité des races, qui en font deux groupes ethniques distincts et privilégient les Tutsis au détriment des Hutus. Selon les colonisateurs, les Tutsis sont plus intelligents et plus proche des peuples européens. Les Tutsis ont accès à l'instruction et occupent des postes à responsabilités dans l'administration et les Hutus cultivent la terre et restent cantonnés aux classes socioéconomiques inférieures.»<sup>3</sup>

En 1962, les Belges quittent le Rwanda. A partir de là, les Hutus reprennent le pouvoir. Les Tutsis ne profitent plus de leurs avantages et «deviennent les boucs émissaires des crises à répétition que traverse la jeune République rwandaise.» Plusieurs crises meurtrières ont lieu; à chacune de celles-ci, certains Tutsis rwandais s'exilent dans les pays voisins. Ils fondent le Front Patriotique Rwandais (FPR) en Ouganda en 1987. L'attaque de ce groupe en 1990 entraîne les premières déprédations contre les Tutsis restés au pays. «Les Tutsis sont déshumanisés, qualifiés de «cancrelats» par une presse radicale qui évoque, dès 1991, la machette comme réponse à la «question tutsie». En 1992 est créée la milice hutue Interahamwe ('ceux qui combattent ensemble'), rompue à l'exercice de la violence.»A partir du 6 avril 1994, date de l'attentat contre le président, les Tutsis sont tués pendant trois mois sans relâche suivant des listes établies. «Puis les Interahamwe et les Forces armées rwandaises érigent des barrages routiers, fouillent les maisons. Hommes, femmes et enfants sont exterminés chez eux, sur les collines et parfois même au sein des églises où ils se sont réfugiés.» Les civils sont mobilisés en plus des miliciens : ils sont rétribués et menacés pour massacrer leurs voisins et même leurs parents. Le massacre se fait à la

<sup>3</sup> Informations venant du reportage documentaire Rfi, 7 avril – 4 juillet 1994 : le génocide des Tutsis au Rwanda, datant du 6 avril 2019.

machette. Il y a en moyenne 10 000 morts par jour. 800 000 Rwandais (estimation de l'ONU) trouvent la mort dans ce «bain de sang». Les tueries s'arrêtent le 4 juillet 1994, lorsque le FPR prend Kigali.

Le dimanche 7 avril 2019, le Rwanda a commémoré le génocide perpétré 25 ans plus tôt. Les Rwandais nés pendant le massacre ou peu après ont un lourd héritage, qui a ébranlé leur vie. Ils ont la responsabilité de ne jamais laisser se reproduire un tel évènement. Plusieurs jeunes, pour la plupart des étudiants, ont confié leur ressenti au point international.<sup>4</sup>

« C'est un souvenir douloureux et pour la plupart des familles au Rwanda, le meilleur moyen de s'en accommoder, c'est juste de le rejeter dans le passé. Mais ce n'est pas facile à faire ».

« Pour nous qui avons grandi après les événements, les gens pourraient penser que ça ne nous affecte pas. Mais je pense que ce n'est pas vrai, car quand vous arrivez à un âge où vous vous posez des questions, que vous ne voyez pas vos parents, vos grands-parents, des proches, quand vous apprenez comment ils sont morts, et pourquoi, ça laisse des traces sur nous aussi ».

« Quand j'ai commencé à comprendre mon histoire personnelle, au début c'était dur. Je suis passé par plein de moments d'incertitude, de confusion et de questionnement »

« La commémoration est un moment difficile. On revoit les images de ce qui s'est

---

<sup>4</sup> Témoignages venant du Point International du 4 avril 2019, Le génocide rwandais, lourd fardeau de la jeunesse.

passé, certaines personnes sont traumatisées. Ça fait partie de l'histoire, de notre vécu, nous ne pouvons rien y changer, mais c'est très douloureux. »

Le Rwanda n'est-il plus qu'un pays ramené à son génocide ou arrivera-t-il à se reconstruire ? La population est composée à 60% de moins de 25 ans et même si cette génération n'a pas connu cette période, ils participent à l'effort de reconstruction du pays. « Au Rwanda, les jeunes ont beaucoup de responsabilités (...) Une de ces responsabilités, c'est d'abord de s'auto-suffire, ensuite d'aider au développement des autres et de mettre en œuvre, avec toute notre énergie et notre volonté, certains programmes du gouvernement ». Les jeunes rwandais apprennent à vivre avec leur passé, ils sont sensibilisés à leur histoire qui a mené à cette division ethnique puis au massacre. Ils essayent de moins dissocier leurs ethnies et de se comporter comme la population d'un seul et même pays.

« Mon rêve, c'est d'abord et avant tout que nous soyons capables de dépasser ce qui est arrivé. Je ne parle pas de l'oublier, car quand vous oubliez votre propre histoire, vous courez le risque qu'elle se répète. Mais ce que je dis, c'est que même si nous avons beaucoup avancé, il y a encore beaucoup de choses qui restent associées à ce qui s'est passé. »

« Mon espoir, c'est que nous trouvions un moyen de dépasser ça, d'être capables de nous voir avant tout comme Rwandais, pas comme une tribu ou une autre, pas comme des victimes ou des tueurs ».

« Il est souhaitable que les gens lisent l'histoire du Rwanda et d'autres pays qui ont connu le génocide et ses conséquences, pour ainsi connaître la valeur de l'être hu-

main, savoir comment vivre ensemble, s'unir et s'entraider pour se développer au lieu de s'entre-déchirer.»

La plupart des survivants considèrent avoir deux vies et les dissocient du «avant» et du «après» génocide. La première s'est arrêtée le 7 avril 1994. La deuxième a commencé au lendemain du 4 juillet 1994. Pour ceux qui ont réussi à se cacher, cette période a été terriblement longue.

«Trois mois à attendre la mort. Tu sais que tu ne vas pas t'en sortir, mais tu ne sais pas quand ils vont te tuer. Dans dix heures ? Dix secondes ? Cette nuit ? Demain ? Cette peur extrême te bouffe. 'Au moins, pour lui c'est fini, voilà ce que tu te dis lorsque tu apprends la mort d'un proche. La douleur vient après.»

«Après», c'est le moment où les rescapés réalisent la perte des membres de leur famille. La ville de Kigali était «tapissée de cadavres». Les survivants ne savent pas expliquer pourquoi eux ont survécu plutôt que d'autres. Les commanditaires du massacre et ceux qui ont suivi les ordres ont fui vers le Congo pour échapper au FPR. Depuis quelques années les Rwandais, Tutsies et Hutus reviennent peu à peu habiter dans leur pays d'origine.

«Le génocide m'a pris tout ce que j'avais».

Aujourd'hui, et depuis la fin du génocide, les habitants du Rwanda ne se définissent plus par leur tribu: ils sont rwandais. Un témoignage a été recueilli par France 24.<sup>5</sup> Deux hommes ont décidé de tirer un trait sur leur passé et réapprennent à vivre ensemble. L'un est un ancien détenu, il a purgé une peine de 8 ans et demie après

<sup>5</sup> Reporter sur France 24 datant du 10 juillet 2009.



avoir avoué ses crimes.

«Ils étaient assis la derrière le buisson. Nous les avons abattus ici et puis enterré les corps par la. Nous avons massacrés tous ces gens parce que le 6 avril 1994, l'avion de notre président a été abattu. A la radio ils disaient que c'étaient les tutsi qui l'avaient abattu. Alors on a fortement encouragé les paysans a massacrés les tutsi et a récupéré leur bien, leur propriétés. Et c'est pour toutes ces raisons qu'on les a tués.»

«Ceux» qu'il a tous tués, c'était une famille entière et les 7 frères de son voisin, rare rescapé. Aujourd'hui et depuis 4 ans, ces deux hommes habitent dans le même village.

«Je me suis sentie en paix, quand il est venu me demander pardon pour ce qu'il m'avait fait. Quand ils ont avoué que c'était eux qui avait tué les miens et que ca ne venait pas des leurs mais que c'était les directives de l'état j'ai compris qu'il l'avait fait malgré lui. »

En plus d'avoir pardonné à celui qui a brisé sa vie, il a décidé de partagé ses biens avec lui et de le considérer comme un frère. Ils veulent laisser cette vie de massacre dans le passé.

Les Hutus qui ont fui le pays reviennent également. En choisissant de revenir habiter au Rwanda, ils passent par le centre de démobilisation pour changer de vie. Dans ce centre ils suivent des formations qui les aideront à reconstruire une «vie normale». Ils y restent au moins trois mois avant de pouvoir retourner dans la vie civile. Ces formations visent à leur expliquer ce qu'est leur pays aujourd'hui, ce qui

a changé en 15 ans.

«Ce qui nous plaît, c'est, justement, la façon d'abord dont nous avons été accueilli. [Le Rwanda] nous accueille, en compatriote. Nos familles nous rendent visites ici. La formation que nous recevons ici, ça nous soulage beaucoup.»

Ils peuvent reprendre des études et obtenir des assurances maladies. «Une seconde chance pour ces hommes.» Ils veulent aider à la reconstruction de leur pays. Le Rwanda accueille aujourd'hui 10 millions d'habitants et le pays évolue petit à petit. Tous les habitants se mobilisent pour déblayer et construire les routes, les bâtiments. Le pays n'est reparti de rien. Les femmes, longtemps laissées de côté, commencent à avoir une place.

Le pays se relève peu à peu du génocide. La cohabitation entre tueurs et survivants est difficile mais le gouvernement exprime sa volonté de réconciliation. Une attitude partagée par les habitants.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

D. ORADOUR-SUR-GLANE.  
HABITER A COTE D'UN LIEU DE MEMOIRE

Oradour-sur-Glane voit sa population s'accroître de 1939 à 1944 suite à plusieurs afflux de réfugiés. A partir de 1942, les allemands occupent la région mais leur présence n'est pas pesante pour les civils jusqu'en 1944.

Le lendemain du débarquement de Normandie du 6 juin 1944, la «Das Reich»<sup>1</sup> reçoit des ordres contradictoires: le premier lui donne instruction de rejoindre la Normandie, le second d'intervenir contre la Résistance dans la zone de Tulle-Limoges. Puis ils reçoivent l'ordre réaffirmé de stopper leurs attaques en cours pour rejoindre le front de Normandie. Les unités réparties dans la zone de Limoges continuent de mener des opérations de répression contre la Résistance et commettent des exactions contre la population civile entre le 10 juin et le 16 juillet 1944.

La destruction d'Oradour-Sur-Glane est planifiée. Le 10 juin 1944, les villageois voient arriver un détachement de soldats appartenant à la division «Das Reich» de la Waffen-SS. Les habitants continuent leurs occupations avec certes de la peur mais en pensant que les SS ne font que passer. Ils ne se doutent à aucun moment de ce qui les attend. Les hommes, les femmes et les enfants sont rassemblés sur le champ de foire. Il n'y a pas de mots pour décrire ce qu'il s'est passé ensuite. Les hommes sont emmenés dans des granges et abattus. Le feu est mis à leur cadavre. Les femmes et les enfants sont entassés dans l'église, mitraillés et brûlés vifs. Ce sont 642 hommes, femmes et enfants qui sont massacrés par une division SS.

Avant de partir, les nazis pillent et incendient le village. Seulement une trentaine de personnes survivent au massacre. Marcel Darthout avait 20 ans.

<sup>1</sup> «Das Reich» est l'une des 38 divisions de la Waffen-SS durant la Seconde Guerre mondiale. Elle est composée de volontaires et de Volksdeutsche, notamment des Alsaciens-Mosellans incorporés de force.

«Et aussitôt, un ordre, ça a tiré. Premier, tout de suite, j'ai pris deux balles en bas des jambes, je tombe et en tombant, j'ai pris deux autres balles dans le haut des cuisses. Et tous les copains c'est eux qui m'ont sauvé, ils me sont tombés dessus. Et alors, quand ça s'est arrêté, combien de temps ça dure ? J'en sais rien. Une minute, deux minutes ? Ca se calme, ils parlent entre eux et tout d'un coup, j'entends le bruit caractéristique de culasse qu'on tire 'clac, clac, clac' pour mettre la balle dedans et 'pof' ça tire. 'clac, clac, clac' et ça tire. Ils étaient en train de donner le coup de grâce. Il est monté sur le tas de cadavres et tout ce qui bougeait encore 'toc' le bruit de la culasse qu'on arme «clac, clac, clac' ca je l'ai encore dans la tête. Et a la fin, il est venu le pied sur l'épaule et la je me dis : 'c'est pour toi' et quand il a tiré 'c'est pas moi, c'est pas moi' c'est celui qui était sur moi, je ne savais pas qui c'était, c'est qu'après que j'ai su que c'était Joseph, Joseph a été là. J'ai senti qu'il tressaillait et qu'il s'est arrête. Et alors la, quand tout le monde a été tué, ils ont commencé à nous recouvrir de paille, de foin. C'est la, que j'ai entendu le petit bruit de la flamme qui brule et que j'ai dit : 'brûler pour brûler, je ne vais pas rester là !' Je suis sorti et nous nous sommes retrouvés à cinq dans le fond de la grange. J'ai eu beaucoup de chance, beaucoup, beaucoup de chance. Qui j'ai eu de la chance de m'en sortir. J'ai eu la chance d'être touché dans les premiers. Je n'ai pas eu d'artères touchées. C'est pour ca que je suis vivant. Je l'ai encore dans la tête. Je l'ai encore dans la tête.»<sup>2</sup>

Il ne reste rien d'Oradour. Les quelques survivants occupent des baraquements en bois. L'Association nationale des Familles des Martyrs d'Oradour voit le jour en 1945. A partir de 1953, des maisons sont reconstruites à proximité du village en ruine. Une rue principale, nommée «l'avenue du 10 juin» relie la nouvelle ville à celle en décrépitude. Oradour devient une ville sans âme, une ville morte. Aucune

<sup>2</sup> Témoignage tiré d'un reportage sur France culture.

célébration. Aucune activité festive. Juste de la tristesse. Tristesse indescriptible. Acte innommable. Les rues sont désertes. Les enfants n'y jouent plus. Il n'y avait même plus d'enfants. Un deuil permanent. N'être plus. Plus de vêtements de couleur. Un défilé tous les dimanches vêtu de noir. Depuis la nouvelle ville, l'horizon n'était que ruines. Ce deuil omniprésent en devient insupportable. Et ce jusqu'au début des années soixante. Avec le temps de nouveaux habitants viennent s'installer. Ces arrivées redonnent un souffle de vie à Oradour-sur-Glane. Les couleurs réapparaissent peu à peu. Quant à la végétation, elle ne fait son retour qu'en 1991.

Après des événements aussi tragiques, des commémorations se mettent en place. Le devoir de mémoire désigne «l'obligation morale de se souvenir d'un événement historique tragique et de ses victimes, afin de faire en sorte qu'un événement de ce type ne se reproduise pas». Les lieux de mémoire sont réinvestis de différentes manières : construction de mémoriaux, musées, monuments. La ville d'Oradour-sur-Glane a décidé de laisser la ville telle quelle.

Dans le reste de la France, personne ne parle de ce massacre de même que de celui survenu à Tulle la veille. Le premier récit du massacre apparaît des années plus tard. Il y a des récits de témoins directs, puisqu'il y a une trentaine de personnes qui échappent au massacre et qui en parlent entre elles. Mais les faits ne sont pas ébruités plus que ça. En revanche, il y a très tôt la conscience qu'il s'est passé la quelque chose d'innommable. Très rapidement il est décidé de garder ce village en l'état, on enlève les morts, on leur donne une sépulture, mais le préfet décide de ne pas déblayer, de ne pas raser les maisons, «il faut garder ça». Les faits étaient mal connus, même si le nom de la ville était sur toutes les lèvres. «Il faut que les français sachent». Un récit apparaît dans le journal du 22 août 1944, appelant à se souvenir

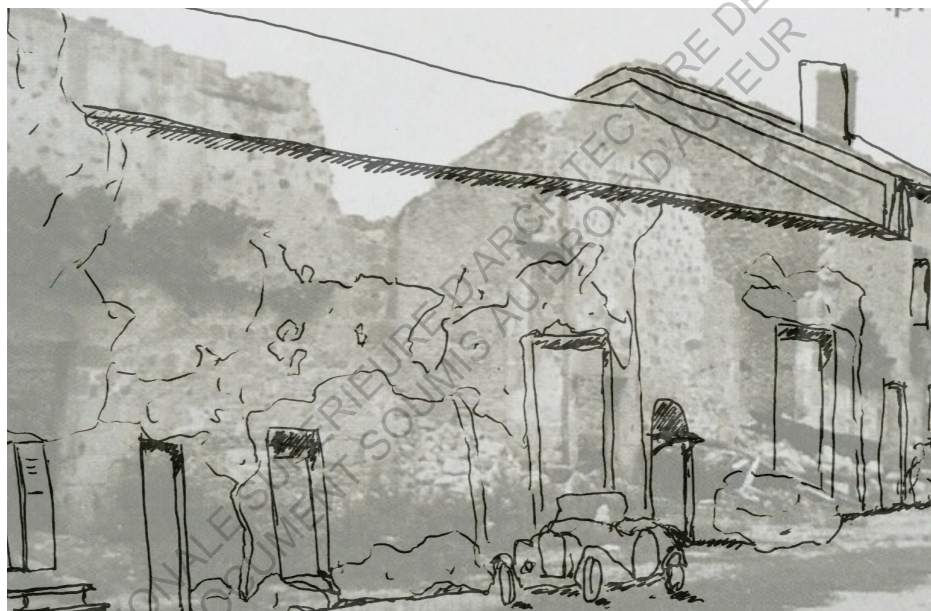
pour toujours: *Les français n'oubliez jamais.*

Tous ces lieux de mémoire qui ont été habités sont ils véritablement des lieux habitables ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR









CHAPITRE III  
HABITABILITE / INHABITABILITE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Au sens propre du terme l'inhabitabilité correspond à ce qui n'est pas habitable, un endroit où l'on ne peut pas vivre. Selon Mathias Rollot, auteur de *Critique de l'habitabilité*, «l'inhabitabilité des lieux n'induit pas que celui-ci ne soit pas habité malgré tout». Dans les habitations insalubres se vivent quand même des rencontres, des moments de partages ; des souvenirs s'y forment. Des personnes occupent ces espaces dits inhabitables.

Hollot émet une correspondance entre habiter et exister. Il s'appuie sur les textes de Henri Maldiney «habiter et exister sont un». Habiter suscite un sentiment d'existence. L'humain habite un lieu des lors qu'il occupe celui-ci, il existe dans ce lieu. Il habite ne serait ce qu'en lui-même. Dans un espace vivable, il reste de la vie, du mouvement ; des souvenirs et du devenir ; du passage et des rencontres. Ces mouvements, provoqués par l'habitant font qu'il habite, du moins qu'il habite son corps. Ainsi dans le non-habitable, ce n'est pas que l'humain n'habite plus, mais plutôt qu'alors il est forcé d'habiter en lui-même.

André Frédéric Hoyaux pose la question «Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ?». A travers cette question dérangement, l'auteur réfléchit à «comment ces femmes et ces hommes ont réussi à Être au delà même du non sens totalitaire, c'est-à-dire Habiter au delà de la violence qui régit la destruction volontaire de la relation au monde». Pour Hoyaux, les détenus du camp n'ont survécu qu'en inhabitant, car ils n'ont pas eu d'autres choix que d'habiter en eux. Il aboutit à cette proposition : «le camp de concentration était inhabitable, c'est-à-dire qu'en lui, on a pu inhabiter, habiter malgré tout, en soi, en se projetant ailleurs».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A. HABITER / INHABITER.

«Habiter» consiste à occuper un lieu de façon durable. Tel le mot est-il définit dans le dictionnaire. Il n'est pas question à première vue d'architecture ou d'objet concret qualifiant cette notion d'habiter. Où habite-t-on? A partir de quel moment habite-t-on? Qui peut habiter?

Pour Heidegger les termes habiter et exister sont extrêmement liés. Exister est un acte d'habiter. Dans son texte *Batir, habiter, penser* il affirme qu'«être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter»; autrement dit la condition humaine est fondée, entre autre, par le fait d'habiter, «la condition humaine réside dans l'habitation, au sens du séjour sur terre des mortels». Hannah Arendt, dont Heidegger était le professeur, parle de condition humaine dans le sens où «tout ce qui touche la vie humaine, tout ce qui se maintient en relation avec elle, assume immédiatement le caractère de condition de l'existence humaine». Elle voit la condition humaine comme un conditionnement qui régit nos existences, un conditionnement culturel, matériel, psychique. Dans son ouvrage *The Human Condition* elle parle de condition humaine sans pour autant chercher à définir une nature humaine. Ce n'est pas non plus son intention de définir les «caractéristiques essentielles de l'existence humaine». Sans ces caractéristiques, «l'existence ne serait plus humaine». Matthias Rollot intervient sur ce point de vue dans *Critique de l'habitabilité* : «Ainsi, ce n'est pas parce que condition humaine il y a, que celle-ci est nécessaire à la tenue de l'humanité, et par conséquent une non-habitation humaine est envisageable. Concrètement écrit : on peut être humain et ne pas habiter.»

La notion d'habiter est relative et il est difficile de la définir et de la comprendre. Si on s'en tient à ce qui est dit plus haut, soit que habiter revient à «être sur terre comme

mortel», alors il paraît impossible que l'Homme ne puisse pas habiter. Ce sujet a été discuté lors d'un colloque organisé par l'architecte Otto Bartning. Ce congrès rassemblait des philosophes et des architectes. Durant cet événement, qui prend place dans une période de reconstruction de l'Allemagne détruite par la Seconde Guerre mondiale et dans la crise du logement qui s'en suit, Heidegger expose son point de vue qui s'oppose à celui des architectes modernes. Il élargit le sens du mot habiter. Pour lui habiter, ce n'est pas seulement «se loger» ou «vivre» mais aussi «exister».

Henri Maldiney partage ce point de vue: «Habiter et exister sont un», sans pour autant que l'un remplace l'autre, les deux termes ne veulent pas dire la même chose. Il rapproche également l'art au fait d'exister, car l'art permet un sentiment d'exister. Ce qui fait exister l'humain par autre que lui. Matthias Rollot cite Günther Anders pour appuyer les propos d'Henri Maldiney. «Chacun de nous ne s'éprouve comme indubitablement là que lorsque d'autres font appel à lui comme étant là, à la différence du *cogito ergo sum* cartésien, la preuve de l'existence qui, de fait, a cours dans la vie devrait s'énoncer comme suit : *cogitor ergo sum* – 'On pense à moi, donc je suis.'» De ce point de vue, si plus personne ne pense à nous alors nous n'existons plus, vivre sans exister.

A ce sujet Matthias Rollot ajoute qu' «il ne faut pas confondre habitation avec existence, ni les considérer comme des équivalents. [...] Et s'il est vrai que, comme l'affirme Jean-Marc Ghitti, «exister c'est être lié à», alors j'existe bien dans une ville, si j'y suis lié à d'autres êtres – si je peux y habiter non seulement du bâti, mais aussi des relations sociales, émotionnelles, mémorielles. Je crois profondément que nous aimons les villes pour leur capacité à accueillir nos proches, et, si nous avons de surcroît un peu d'amour-propre, pour leur capacité à nous porter nous-mêmes au travers de l'épreuve qu'est l'existence.» C'est ainsi, de mon point de vue, que nous nous sentons liés aux endroits où nos familles et nos proches

habitent. Cette capacité à se sentir un peu chez soi chez les gens que nous connaissons et à l'inverse à se sentir étranger dans les endroits inconnus. De la même façon, nous sommes affectés lors de la visite de lieux historiques si ceux-ci concernent notre Histoire ou notre passé. Ainsi il nous est possible d'habiter dans le sens d'appartenir à plusieurs lieux en même temps. En tant qu'étudiante par exemple, je ne me sens pas plus habiter la maison de mes parents que mon logement étudiant. Notre mémoire et nos souvenirs font que nous sommes rattachés à plusieurs lieux en même temps. En ce sens, il y a des lieux que nous n'habitons pas physiquement mais que nous continuons d'habiter par nos souvenirs. Est-il correct de dire que nous «inhabitons» ces lieux? Le préfix in- signifie la négation du mot qu'il précède. Néanmoins si on prend le mot latin inhabito, as, are, sa signification est «habiter dans», soit «habiter à l'intérieur de». La définition du dictionnaire d'inhabitable est «qui n'est pas habitable», autrement dit qui ne peut être habité, dans le sens où il est pénible d'y habiter.

Cela fait-il du lieu quelque chose d'invivable? Choisit-on d'habiter dans ces endroits ou y est-on contraint? Qui n'habite pas? Quels sont les endroits non-habités? Est-ce que les prisonniers habitent en prison? Les sans abris habitent-ils la rue?

Les notions de «non-habiter» et d'«inhabiter» sont dissociées. L'insalubrité d'un lieu ne l'empêchera pas d'être habité, il est invivable, même s'il peut être habité. Les habitations insalubres sont témoins de vies. Un lieu inhabitable peut être habité malgré tout, si on donne au terme «habiter» le sens d'investir un lieu. A l'inverse, un lieu d'apparence habitable, si on ne l'investit pas ne sera pas considéré comme «habité». Un lieu habitable ne veut pas dire qu'on s'y sente chez soi et ainsi qu'on l'habite. On l'«habite» sans l'«habiter».



André Frédéric Hoyaux pose la question dérangeante à savoir « Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme? ». Par cette interrogation il voulait comprendre « comment ces femmes et ces hommes ont réussi à Être au-delà même du non-sens totalitaire, c'est-à-dire à Habiter au-delà de la violence qui régit la destruction volontaire de la relation au monde ». Pour l'auteur, les prisonniers des camps de concentration n'ont pu se rattacher à la vie qu'en inhabitant. Ici le préfixe «-in» renvoie à leur intérieur à eux, c'est-à-dire que vu qu'ils ne pouvaient pas habiter ils ont habité en eux. Rollot interprète cette inhabitation de cette façon: «le camp de concentration était inhabitable, c'est-à-dire qu'en lui, on a pu inhabiter, habiter malgré tout, en soi, en se projetant ailleurs.» En habitant en eux, ils ont d'une certaine façon habité leur souvenir, ils se sont rattachés à tout ce qui pouvaient les faire habiter ailleurs que dans le camp. Hoyaux ajoute «Ainsi, les déportés qui ont su résister aux principes mortifères des camps sont ceux qui ont su garder une relation avec un monde réel ou imaginé hors de ces camps.»

Quel que soit l'endroit où se trouve un individu, il habite, ou à défaut il habite en lui-même, il habite son corps. L'auteur de *Critique de l'habitabilité* nous dit que «L'inhabitable» au sens de non-habitable rejoint en cela «l'inhabitable» de l'habitation-en-dedans : dans le non-habitable, ce n'est pas que l'humain n'habite plus, mais plutôt qu'alors il est forcé d'habiter en lui-même.»

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. CHEZ-Soi ET INTIMITE.

Un lieu est habité à la fois physiquement et symboliquement. Notre chez soi est ce que nous avons de plus intime en dehors de notre fort intérieur, nos pensées. Le chez soi est ce que nous donnons à voir. D'une certaine façon il nous reflète, c'est une part de nous que nous ouvrons aux autres sans parler. Cet endroit raconte quelque chose à partir du moment où nous l'investissons. C'est un espace qui rassemble les expériences vécues par l'habitant; mais c'est également un espace chargé en significations, émotions, besoins, attentes, expériences, cultures. Le chez soi est la transposition même d'une personnalité, d'un mode de vie propre à chacun. L'individu et l'espace sont intrinsèquement liés.

On peut dissocier avoir un toit et habiter. Habiter ne signifie pas forcément avoir un toit. Avoir un toit ne signifie pas forcément habiter. Habiter n'est pas simplement «se loger». On distinguera donc habiter dans le sens d'avoir un abri et habiter dans le sens de s'identifier à un lieu. Dans le premier cas, l'homme habite à partir du moment où il appartient à un espace. Dans le deuxième cas, l'homme habite quand il se rattache émotionnellement à un lieu.

Perla Serfaty<sup>1</sup> a beaucoup travaillé sur la notion du chez soi, pour elle, trois aspects essentiels définissent les caractéristiques fondamentales de l'habiter. Il s'agit de «l'instauration d'un dedans et d'un dehors», de «la question de la visibilité et du secret» et du «processus d'appropriation».

La première notion implique que le chez soi soit délimité. Une frontière physique ou sensorielle va définir cette limite. Dans le cas d'une maison, cette limite sera facile à cerner, elle est délimitée entre 4 murs. La notion de limite dans l'habitat

<sup>1</sup> Universitaire, sociologue et psychosociologue, écrivaine et essayiste française et canadienne, Perla Serfaty est connue en particulier pour ses travaux sur le chez-soi et l'intimité.

que se confectionne un SDF est plus superflue. La maison est un refuge, un abri. Cette limite induit deux dimensions. La première est celui du repli sur soi. Le chez soi cloisonné est une protection contre l'extérieur. Les ouvertures (portes et fenêtres) filtrent ce qui rentre et ce qui sort, la connexion entre intérieur et extérieur. Le chez soi permet d'observer l'extérieur depuis un endroit où on se sent en sécurité. «L'habiter devient le lieu d'où on regarde le monde» (Serfaty, 1999). L'individu se crée des opinions sur le monde qui l'entoure depuis chez lui. La deuxième dimension est la relation qu'entretient l'habitant avec les autres. Quel est son rapport avec la société? «Dans cette perspective, partir de chez soi prend le sens d'une prise assumée de risques de la vie sociale, tandis que rentrer chez soi est une aspiration vers un repos en soi» (Serfaty, 1999). Ces deux dimensions interagissent ensemble, elles ne sont pas opposées mais reliées. Selon Fischer, cette connexion «s'inscrit dans la continuité de notre vécu intérieur et de notre ressenti de l'environnement extérieur».

A ces notions d'intérieur et d'extérieur il faut aussi associer les espaces cachés et visibles. Qu'est-ce qui est montré ou occulté lorsque la porte s'ouvre sur l'extérieur. C'est aussi la première chose que verra l'invité quand il entrera.

La dimension d'appropriation est essentielle dans la relation qu'à l'habitant avec son espace. L'occupation du lieu lui donne une signification, elle dépend des activités, du travail, de l'environnement, de la culture, etc. Chaque nouvelle intervention est un investissement plus prononcé du lieu. L'habitant s'attache de plus en plus au lieu, en se l'appropriant. Il s'agit d'une possession «d'ordre moral, psychologique et affectif» (Serfaty). La façon de s'approprier l'espace nous informe sur la façon dont l'espace est ressenti par l'occupant. Serfaty définit les attitudes de l'appropriation par «le contrôle», «le marquage» et «la personnalisation». Le contrôle «s'exprime à

travers l'utilisation d'indices lisibles : installation de frontières physiques ou symboliques, présence de règles qui régissent par exemple la perméabilité des lieux. [...] Le marquage doit s'entendre comme la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire. Le titre légal de propriété mais aussi l'inscription de l'identité des occupants sur la boîte aux lettres. Le marquage a pour fonction la prise de possession matérielle ou psychologique d'un espace. Enfin, la personnalisation quant à elle met l'accent sur l'identité personnelle qui va se refléter à travers diverses modifications ou transformations de l'espace par l'individu.» Quand l'occupant s'est approprié son espace, son chez soi est alors un prolongement de lui-même.

«Le chez-soi désigne un espace privilégié à forte résonance émotionnelle et sociale, et qui se démarque comme lieu de vie propre à une personne. En plus de cet espace physique, il intègre un ensemble de relations, de liens que l'individu tisse avec cet environnement» (Fischer, 1997). Le chez soi renvoie à ce que l'individu a de plus intime en terme de territoire. Villela-Petit (1989) exprime à ce sujet que le chez soi «est un support de l'expression de soi, une spatialisation de l'identité, un intégrateur de nos valeurs, de nos représentations et de nos fantasmes». Le chez soi est investi suivant le «moi-intérieur» de son occupant. Chacun ne vit pas un lieu de la même façon. Le chez soi prendra une apparence différente en fonction de chacun. L'investissement se fera selon les désirs de l'occupant afin que le lieu le reflète. La manière d'aménager peut aussi aider à se connaître soi-même. La disposition des objets fait sens pour l'occupant mais sûrement pas pour le visiteur, qui lui aurait agencé d'une autre façon. Notre vécu est transposé dans des objets, ils sont des marqueurs de notre vie. Ainsi les meubles et les objets organisent l'espace et sont des repères pour l'habitant, sans il ne se sent pas chez lui. La disposition des meubles et

objets structure l'espace du logement selon une logique propre à l'occupant.

Les objets sont très importants dans l'appropriation d'un lieu et dans le sentiment du chez soi. Les sans domiciles fixe ont rapport très particulier avec les objets.

Cette appropriation matérielle évolue en fonction de l'âge, des influent, des besoins. Certains objets disparaissent pour être remplacé, alors que d'autres perdurent. Les objets reçus en héritage permettent de renouer des liens avec le passé. Passé qui resurgit dans le présent.

L'intimité et le chez-soi sont fortement liés.

L'intimité est le caractère intime et profond, propre à chaque individu. Elle se caractérise le plus souvent par une appropriation de quelque chose, une appartenance, une histoire ou encore une accumulation d'objets. Elle dépend d'un grand nombre de facteurs dont la culture, les habitudes, l'éducation, etc. L'habitat est le reflet architectural de l'intimité notamment par l'importance des cloisonnements et des espaces clairement définis. Un voyage en Mongolie m'a cependant permis de percevoir que l'intimité pouvait se définir autrement. En effet, les mongols vivent dans des yourtes, habitats dépourvus de cloisons. Les espaces y sont séparés de manière symbolique. Cette tente ronde est appelée *isegei ger*, ce qui signifie « enveloppe » et « protège ». Cet espace unique et circulaire engendre un agencement particulier du mobilier. Ce dernier comprend deux lits/banquettes, une table basse, un autel pour la prière et la vénération des ancêtres (situé à l'opposé de la porte) et une porte au sud. Il permet la réunion en un même lieu de tous les membres de la famille, en incitant une cohésion et une promiscuité entre ceux-ci. Cette intimité partagée a pour conséquence une grande connaissance de l'autre. D'une yourte à l'autre, on re-

trouve plus ou moins le même mobilier. Ce qui diffère, ce sont les photos de famille accrochées à côté de l'autel. Les mongoles sont très accueillants et n'hésitent pas à inviter les étrangers dans leur yourte.

Malgré cela, l'intimité existe mais dans le comportement et non dans le cloisonnement des espaces.

On peut également se poser la question de l'intimité chez les sans-abris. Cette intimité, quasi inexistante dans le fait d'être constamment à la vue des passants, se retrouve dans l'appropriation d'un endroit public et dans l'accumulation d'objets anodins. Par exemple, Jean-Claude a installé son chez soi sur le trottoir et y vit depuis trente ans. La terrasse du premier étage lui sert de toit. Il a deux tables, un lit, quelques chaises, une radio, un caddie, une photo de son chien, ainsi que plusieurs ustensiles de cuisines. Ce bout de mur, c'est chez lui et s'il pouvait il y collerait des posters. Cet endroit est son adresse.

Est-ce possible de trouver de l'intimité dans les espaces qui sont vus par les autres ? Dans ce cas l'intimité n'est pas définie par un espace privé mais par des objets en apparence anodins qui pourtant recréent un territoire.

«La notion d'intimité traduit le sens et l'expérience même de l'habitat.»<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Perla Serfaty Garzon



JEAN-CLAUDE

« CE SOIR, ON VA MANGER DU COLLIER D'AGNEAU AVEC DES NAVETS ET DES PATATES.

ON VA FAIRE ÇA SUR LE BARBECUE »





CHRISTINE

« UN PEU ISOLÉE SANS ÊTRE SEULE, SANS ÊTRE CACHÉE.  
C'EST L'ESPOIR DE RETROUVER MES ENFANTS QUI ME MAINTIENT ICI »



MICHEL

« C'EST IMPORTANT DE SOURIRE,  
CAR ÇA VEUT DIRE QU'IL Y A ENCORE DES BONNES CHOSES »



JEM

« ...

... »



PASCAL

« LE SEUL TRUC QUI MANQUE C'EST LE COURANT  
SI J'AURAI LE COURANT CE SERAIT ROYAL »



### WENCECLAS

« SI J'EN SUIS PRIVÉ C'EST UN GRAND EMBARRAS MAIS CE NE SONT PAS LES OBJETS QUI ME RENDENT HEUREUX

LE BONHEUR JE LE TROUVE DANS LA NATURE QUAND C'EST LA PAIX. QUAND IL N'Y A PAS DE CONFLITS, PAS DE HARCÈLEMENTS. »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## CONCLUSION

Le travail de mémoire s'est d'abord concentré sur des recherches historiques afin de bien cerner le contexte. En étudiant le cas du camp de concentration de Dachau, dont le venir a désuni les avis, j'ai pu m'intéresser à d'autres lieux de mémoire. Ces exemples ont amenés une question plus générale concernant l'habitat.

Les lieux de mémoire sont innombrables et prennent de nombreuses formes. A Munich, les allemands sont passés de l'oubli et du refoulement à une volonté de se souvenir. Cette volonté se ressent peu à peu, même si elle ne fait pas encore l'unanimité. Le processus qui a commencé dans le déni a pris soin de réutiliser, souvent en ingérant des modifications des lieux, les endroits de mémoire. La situation s'inverse car les contestataires ont de plus en plus de voies. Ces reconversions prennent finalement fin. Les sites historiques deviennent des lieux de mémoires.

Est-ce que ces lieux de mémoire traversent le temps? Disparaissent-ils quand leurs témoins directs disparaissent? Le souvenir s'entretient avant tout par une commémoration. Les lieux de mémoires et les journées de commémoration sont indispensables. Si elles sont oubliées, les évènements tendent-ils à se reproduire?

L'Allemagne a créé un terme pour rendre compte de la « maîtrise du passé »<sup>1</sup>: la *Vergangenheitsbewältigung*. Ce pays s'est beaucoup questionné sur son identité. Cette identité repose en grande partie sur la mémoire des années 1933 à 1945. Cette époque est un traumatisme collectif.

Björn Schröder définit le «Erinnerungsort», 'Lieu de Mémoire' dans son écrit *Idee und Theorie der Erinnerungsorte*. Le lieu de mémoire peut aussi bien être un lieu concret et matériel que quelque chose d'abstrait et immatériel. Les lieux de mé-

<sup>1</sup> Régine Robin, *La Mémoire Saturée*



moire sont aussi bien des monuments, des œuvres d'art que des témoignages visuels, écrits, audio.

Maurice Halbwachs<sup>2</sup> énonce la théorie de la « mémoire collective » (« Kollektiven Gedächtnisses »). Deux autres types de mémoire peuvent être dissociés selon Aleida et Jan Assmann<sup>3</sup> : la « mémoire culturelle » (« Kulturellen Gedächtnisses ») et la « mémoire communicative » (« Kommunikativen Gedächtnisses »).

« Histoire » et « Mémoire » sont fortement liés mais ne signifient évidemment pas la même chose. Ces deux termes renvoient à une intemporalité. Ils renvoient aux événements passés mais concernent aussi le présent. Le mot histoire se rapporte, entre autre, au « passé de l'humanité, la suite des événements qui le constituent, considérés en particulier dans leur enchaînement, leur évolution ». <sup>4</sup> C'est aussi des faits réels et marquants. Quand à la mémoire, elle constitue l' « ensemble des faits passés qui reste dans le souvenir des hommes, d'un groupe. [Le] souvenir qu'on a d'une personne disparue, d'un événement passé ; ce qui, de cette personne, de cet événement restera dans l'esprit des hommes. » <sup>5</sup> Contrairement aux événements historiques véridiques relatés par les historiens, la mémoire est subjective, elle est en relation avec l'émotionnel. Halbwachs émet que la mémoire est constituée de mémoires collectives. Pour lui, cette mémoire collective prend sa « source [...] dans la pensée de divers groupes auxquels nous nous rattachons »<sup>6</sup>. La mémoire collective est entourée par les idées et les façons de penser de ceux qui nous en-

<sup>2</sup> Sociologue français de l'école durkheimienne, Maurice Halbwachs est né en 1877 et mort en déportation à Buchenwald le 16 mars 1945.

<sup>3</sup> Aleida et Jan Assmann sont tous deux des égyptologues allemands. Le couple a reçu le prix Balzan en 2017 pour leurs travaux sur la mémoire collective.

<sup>4</sup> Définition du mot « histoire » donnée dans le dictionnaire Larousse.

<sup>5</sup> Définition du mot « mémoire » donnée dans le dictionnaire Larousse.

<sup>6</sup> Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*



turent. Il l'isole de la mémoire individuelle. Celle-ci relève de nos impressions, de nos émotions. Mais elle reste tout de même composée des mémoires collectives des différents groupes auxquels se rattachent l'individu. La mémoire individuelle est façonnée par la mémoire collective.

Halbwachs distingue également la mémoire collective de la mémoire historique. Contrairement à la mémoire collective, qui est dans un échange constant entre les individus, la mémoire historique est plus abstraite. Cette expression « n'est pas très heureusement choisie, puisqu'elle associe deux termes qui s'opposent sur plus d'un point. »<sup>7</sup> Cette mémoire est très étendue et présente le passé de façon schématique.

Aleida et Jan Assmann ont publié plusieurs ouvrages concernant la théorie de la mémoire culturelle. Cette mémoire s'appuie sur la théorie de la mémoire collective de Maurice Halbwachs. Pour le couple, la mémoire culturelle interagit grâce aux médias et à la politique. La mémoire culturelle serait nourrie par des récits sur les origines, non pas des faits historiques mais des «Gedächtnisgeschichte» ('histoire des souvenirs', plus ou moins anecdote). Par cette mémoire, il faut faire attention à la déformation des vérités historiques.

«Même quand ils ont été conçus dans une intention louable, les mémoriaux – les anciens camps de concentration, mais aussi les mémoriaux berlinois qui rappellent la résistance allemande, [...] – se servent d'une manière retenue et réfléchie, de l'aura du «lieu historique authentique» pour leur mission éducative. [...] Il s'agit de rappeler ce qui a été oublié ou irrévocablement perdu, mais aussi que les lieux de mémoire sont «oubliables». <sup>8</sup>

<sup>7</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*

<sup>8</sup> Peter Reichel, *L'Allemagne et sa mémoire*

La mémoire se transmet aussi par l'écriture. Georges Didi-Huberman <sup>9</sup> écrit *Ecorces* après sa visite d'Auschwitz-Birkenau. Dans son livre, il illustre chaque nouveau chapitre d'une photo. Les titres des chapitres sont des mots simples: «porte», «sol», «pancarte», «mur», «mirador», «horizon», «chemin», «forêt». Pour l'auteur, la mémoire ne se traduit pas seulement par cet inventaire d'objets. Didi-Huberman est revenu avec trois morceaux d'écorces de cette excursion. Il les a extraites d'un bouleau de Birkenau. Au mot 'Birken', dont la signification française est bouleaux, est ajouté le suffixe '-au'. Ce terme se traduit par 'Prairie'. La traduction littérale de Birkenau serait 'la prairie où poussent les bouleaux'. Mais cette terminaison peut aussi être associée à l'exclamation de la douleur, 'au!' en allemand. Il utilise l'écorce du bouleau comme une métaphore à la mémoire composée de différentes couches, dont celle qu'il faut soulever pour accéder aux découvertes. Les couches de mémoire ont un rapport avec le présent.

Un lieu de mémoire peut prendre un aspect très concret : un objet, un monument. Mais il peut aussi être immatériel. L'Histoire, les traditions, la culture, la langue sont, en ce sens, des lieux de mémoires. Pour Pierre Nora <sup>10</sup>, les «lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. (...) Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité. (...)».<sup>11</sup>

Le devoir de mémoire et les lieux de mémoire rendent compte de ces mémoires.

<sup>9</sup> Georges Didi-Huberman est un philosophe et un historien de l'art français. Il publie *Ecorces* en 2011.

<sup>10</sup> Historien français, membre de l'Académie française, Pierre Nora est connu, entre autre, pour ses travaux sur le « sentiment national » et sa composante mémorielle.

<sup>11</sup> Sous la direction de Pierre Nora, . Les lieux de mémoire, vol. 1, Paris, Quarto-Gallimard, 1997.

## Quand est-il des lieux de mémoire habités ?

Ce sujet m'a amenée à me questionner sur la notion de l'habitabilité. Critique de l'habitabilité de Matthias Rollot a été d'un bon soutien pour m'éclairer sur le sujet, parfois difficile à cerner.

Un des synonymes du mot «habiter» qu'on retrouve dans le dictionnaire Larousse est «vivre», il est défini par «avoir sa demeure». Dans son habitation, l'occupant se sent protégé. André Frédéric Hoyaux a posé la question «Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme?». En sachant, que habitat induit une protection, il est difficile d'envisager une réponse affirmative à cette question. Le fait d'habiter est la relation qu'entretient l'habitant avec son habitat. Dans La poétique de l'espace, Gaston Bachelard écrit «La maison est le premier monde de l'être humain». Divers degrés d'intimités vont définir la façon d'habiter: la ville, le quartier, la rue, le palier, l'espace privé, l'espace intime, les objets, l'être.

Le devenir des lieux de mémoire divise. Pour certains il faut répondre à un besoin actuel. Face à la crise du logement, les rendre habitables serait une amorce de réponse à cette crise. Ils offriraient des logements à faible cout. De ce fait, pour eux, la réutilisation de ces lieux est indispensable. Les logements créés sont rarement très accueillant de par leur passé. Ils accueillent généralement des migrants, des réfugiés et des personnes au niveau de vie modeste. Michel Agier dissocie migrants et réfugiés. «Réfugié n'est pas une identité – ni nationale ni ethnique, ni culturelle – c'est une catégorie institutionnelle. D'autres mots, comme migrant ou exilé, font eux références à une condition, une expérience partagée par des personnes en mouvement» .

Mais transformer ces lieux est-il une façon de passer à autre chose et donc d'oublier le passé ?

“Oublier le passé, c’est se condamner à le revivre” .<sup>12</sup>

DE CES LIEUX DE MÉMOIRE, QUE RESTERA-T’IL ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

---

<sup>12</sup> Primo Levi, rescapé d'Auschwitz

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## BIBLIOGRAPHIE

- AGIER Michel - Les savoirs *urbains de l'anthropologie*
- ASSMANN Jan - *La mémoire culturelle: écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques.*
- Architekturführer* (Guide DE MUNICH)
- Calvino, *Italo* - *Les villes invisibles*
- Certeau, Michel de - *L'invention du quotidien, Arts de faire*
- Dictionnaire LAROUSSE
- DIDI-HUBERMAN Georges - *Ecorces et comportement, Lausanne, vol. 5, n°2 (1989).*
- FEUCHTWANGER EDGAR - *Hitler, Mon Voisin*
- Fischer Gustave-Nicolas - *Psychosociologie de l'environnement social (1997).*
- Gracq, Pérec et Tati - *Des lieux dans l'espace du récit* (ARTICLE)
- Graumann Carl F. - « *Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi* », *Architecture*
- HALBWACHS Maurice - *La mémoire collective*
- Halbwachs Maurice - *Les cadres sociaux de la mémoire*
- Hoffmann Detlaf - *Das Gedächtnis der Dinge KZ-Relikte und KZ-Denkmäler 1945-1995*
- Hoyaux André-Frédéric - « *Pouvait on habiter un camp de concentration sous le NAZISME?* »
- Leroux Nadege - *Qu'est ce habiter? LES ENJEUX de l'habiter pour la réinsertion*
- MARCUSE HAROLD - *Legacies of Dachau*
- Maspero Francois - *Les passagers du Roissy-express.*
- NORA, Pierre - *Les lieux de mémoire*
- Perec, Georges - *Espèces d'espaces*
- Reichel Peter - *L'ALLEMAGNE et SA MÉMOIRE*
- Robin Régine - *La mémoire saturée*

Rollot Mathias - *Critique de l'habitabilité*

Saramago, José - *L'aveuglement*

Schulze HAGEN et François Etienne - *Mémoires ALLEMANDES*

Serfaty -Garzon Perla - *Chez soi, les territoires de l'intimité* (2003).

Serfaty -Garzon Perla - *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité* (1999).

Villela-Petit Maria - « *Le chez-soi : espace et identité* », *Architecture et comportement* (1989).

Les photos du chapitre I, partie A

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## SOURCES ICONOGRAPHIQUES



## Chapitre I

Les photos de Munich sont des photos des vidéos de Ruitter Productions

## Chapitre II

A. Les photos ont été récupérées sur le site « Alamy, stock photos ». Excepté la photo du portail qui est une photo de Franz Brückl.

B. La photo de la Cité de la Muette est prise par Frédérick Florin.

## Chapitre III

Les photos sont tirées du film *Au bord du monde*. Excepté la photo de Jean-Claude qui est prise par Benjamin Girette.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR